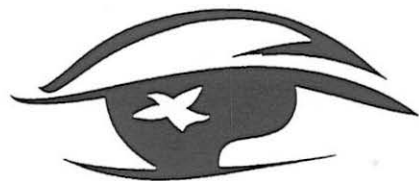


# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE **F**RANCE

**GRATUITÉ**

**LA ONZIÈME HEURE**

*septembre - octobre 1997*

35 F

---

*Dieu, pas à pas*

---

*La gratuité, ça paye*

---

*Dieu est beau...*

---

**186**

186 - 1997

# MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

## Sommaire

### Edito

Le comité de rédaction p. 1

### Dieu, pas à pas

Jacques p. 3

### La gratuité, ça paye

Anne GIRAUD  
Denis LOMBARD p. 13

### Dieu est beau parce que son amour est gratuit

André GENCE p. 18

### Vie monastique et gratuité

Jean-Jacques KERVEILLANT p. 28

### Une libre confiance en Dieu...

Jean-Marie PLOUX p. 40

### SOURCES :

Les moines doivent être comme des arbres p. 62

### UN LIVRE - UN AUTEUR :

Méditations pascaliennes p. 68

---

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---

**C**omment dire Dieu à l'homme d'aujourd'hui ? Durant plusieurs années, cette question a été au cœur de la recherche commune menée par les membres de la Mission de France et leurs partenaires (voir LAC N°158, janvier/février 1993). Cela nous a conduits à nous demander ce que nous pouvons dire de Dieu et de l'homme, au point où nous en sommes chacun de notre itinéraire. Dans un prochain numéro, nous tenterons de rendre compte de cette invitation à faire profession de foi, à laquelle plus de 250 d'entre nous ont répondu et qui rejoint la démarche jubilaire engagée par toute l'Eglise.

Les pages qui suivent partent d'une hypothèse : les temps qui sont les nôtres ne nous convient-ils pas à redécouvrir, vivre et proposer la foi en Dieu sur un nouveau registre, non plus celui du besoin ou de la nécessité, mais celui de la gratuité ? Il y a là comme un point de convergence entre les itinéraires très divers de ceux qui ont bien voulu prendre la plume dans ce numéro. Que ce soit l'immersion

de Jacques dans le continent chinois, l'aventure partagée par Denis et Anne avec des jeunes de banlieues, l'apprentissage de la vie monastique par Jean-Jacques ou l'expérience de la création artistique vécue par André, tous témoignent de la recherche d'une attitude croyante ajustée à l'aujourd'hui. L'étude menée par Jean-Marie Ploux nous aide à situer cette recherche à travers les âges dont nous sommes héritiers.

Surtout, et le danger n'est pas mince pour notre Eglise qui sort des JMJ, ne faisons pas de la gratuité le nouveau slogan d'une théologie unique, la solution miracle à l'équation croyante ! Ce serait mésestimer le chemin à parcourir, le prix à payer en abandon de certitudes, en ouverture à l'autre et à l'ailleurs, en prise au sérieux des impasses dans lesquelles nous nous sommes engouffrés, en renouvellement de notre façon d'être, d'agir, de penser et de prier. Ce serait, une fois de plus, dogmatiser, sans assumer l'acquis des étapes précédentes. Sans le poids charnel de la présence au monde, la gratuité dérive en esthétisme. Nous ne sommes que des besogneux de l'Evangile, de simples ouvriers de la vigne. Le salaire des ouvriers de la onzième heure exprime l'aspect subversif de la gratuité, mais encore faut-il rejoindre le chantier de la présence fraternelle.

Le comité de rédaction



# Dieu, pas à pas...

*Tout homme qui veut véritablement avoir rapport à Dieu et le fréquenter n'a qu'une seule tâche : celle d'être toujours en joie. (Kierkegaard)*

**Jacques...**

prêtre de la Mission de France

*Pour Jacques, on devine les années accumulées, la vie professionnelle précaire, les lointains géographiques et culturels parmi un peuple innumérable. Les signes de la gratuité sont évidents mais ils sont comme radicalement liés à la présence fraternelle.*

## Questions reçues

Si, lors de mon retour annuel, j'ai cette fois été questionné d'abord sur les conséquences de la rétrocession de Hongkong, est revenue aussi, comme d'habitude, l'interrogation concernant mes liens avec l'Eglise locale chinoise. J'ai souvent perçu, chez mes interlocuteurs, soit une impatien-

ce, soit de la bienveillance, sentiments que je comprends mais qui m'atteignent au fond assez peu. Impatience justifiée certes, car le lien à l'Eglise est constitutif du ministère missionnaire qui m'a été confié. Ce souci m'habite, même s'il s'exprime concrètement assez peu ; je le vis autant comme un désir qu'une appréhension ; désir d'une communauté d'échange et de prière, appréhension

devant les risques que je pourrais prendre inutilement ou imposer à d'autres dans un pays où la liberté religieuse est rien moins qu'évidente, quels que soient les progrès réels accomplis dans ce domaine depuis une vingtaine d'années. Bienveillance aussi, car je vois bien que mes amis peuvent s'inquiéter d'une solitude, d'un désert ecclésial, car la foi se construit, se nourrit et se certifie en communauté. Je ne récuse aucunement ces inquiétudes fraternelles, mais je m'étonne que ne viennent pas, ou peu, d'autres questions, en amont de la dimension ecclésiale de nos vies, sur la foi en Dieu elle-même, car après tout et en terme ultime, la vie chrétienne est bien ordonnée à cette rencontre de Dieu, à cette espérance du face à face. « *J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir.* » Ne reste-t-il pas, inconsciente, cette idée que Dieu ne fait pas question, que nous sommes porteurs d'une vérité sur Dieu, vérité dont nous serions redevables à travers la manière même dont nous la communiquons ? Ici résonne la belle parole de Pierre : « *A qui irions-nous, tu as les paroles de la vie*

*éternelle ?* » (Jean 6, 68) Et pourtant, j'ai tellement envie de parler de Dieu. Et pour ce faire, je voudrais évoquer quelques moments qui font balises dans une vie au-delà de sa "moitié" et donc déjà dans la vieillesse, comme disent les Chinois. Il n'est pas question ici d'évoquer toutes les étapes d'un itinéraire mais simplement de tenter, à travers quelques flashes, de tracer la ou les figures de Dieu qui le soutendent.

### **Dieu fait question... au-delà des mots**

**1953 - 1954 :** années de petit séminaire, à Langres. Années de certitude tranquille. La question des autres façons que chrétiennes d'aller à la rencontre de Dieu ne se posait pas. Tout était dit en Jésus-Christ et pour être plus précis, en son Eglise. La vérité de l'Évangile seule avait des droits. Me préparer à devenir prêtre, c'était épouser "la cause de Dieu". Ce n'est que bien plus tard que je devais compren-

dre, comme le disait Kierkegaard, que « *la cause de Dieu est l'affaire de Dieu* ». De ces années, je garde malgré tout le souvenir d'une équipe de Pères, jeune, car ainsi était la volonté d'un évêque pour qui la formation de futurs prêtres était la priorité des priorités. De jeunes prêtres qui nous ouvraient au monde, autant que le permettaient les conditions d'une église antéconciliaire. C'était l'époque du coup d'arrêt romain à la mission des prêtres-ouvriers qui ne nous a pas été caché, celle de la déroute de l'armée française à Dien Bien Phu, vécue comme l'échec d'une mission de civilisation et, au-delà, la défaite du christianisme face au communisme. Première initiation à l'absence de Dieu. C'était aussi les témoignages qui nous parvenaient de l'église de derrière le "rideau de bambou". Au réfectoire, nous devions écouter les récits édifiants des vies de saints, que j'ai tous oubliés sauf un : celui des tortures psychologiques subies par les missionnaires étrangers arrêtés et emprisonnés avant leur expulsion, dans les premières années de la Chine nouvelle. Ce récit est probablement à

la source lointaine de ma propre aventure chinoise. Une image me revient souvent : celle d'un prêtre, enfermé dans un cachot aveugle et qui devait répéter la même phrase, des heures, des jours et peut-être même des semaines durant : "Il pleut dehors !" Qu'est-ce que cette scène éveillait dans la tête et le cœur de l'adolescent que j'étais alors ? Je ne m'en souviens pas ; je sais seulement que j'étais irrésistiblement fasciné. Et aujourd'hui, j'essaie de comprendre. Pourquoi ce témoignage a éveillé en moi le désir missionnaire au lointain alors que les récits pleins d'enthousiasme entendus de la bouche de baroudeurs de l'évangile en bure blanche ou brune de la brousse africaine qui venaient régulièrement nous visiter me laissaient presque indifférent ? Mes vingt années en Chine ne m'éclairaient guère sur le témoignage accueilli de ce prêtre inconnu. Simplement ce "waibian", ce "dehors" qu'il devait répéter et répéter me rappelle un autre "wai" celui du "laowai", expression qui peut parfois être méprisante pour désigner l'étranger, celui du dehors, d'ailleurs. Ce prêtre était bien d'un ailleurs plus que

jamais rejeté. Je me demande parfois quel pouvait être son acte de foi en ce moment de solitude totale, de témoignage parfaitement inutile puisque non perceptible par quiconque. J'y vois aujourd'hui comme un point ultime de l'expérience spirituelle, celle de la déréliction qu'a connue Jésus en son procès absurde et sur la croix. Quelle a été pour cet homme, et pour tant d'autres comme lui, l'image de Dieu ou plutôt à l'image de quel Dieu, que les mots du Credo ne peuvent dire, a-t-il été affronté ? Oserais-je dire qu'adolescent, j'ai perçu inconsciemment cette question, cet appel d'un Dieu au-delà de tous les mots ? En tout cas, appel mystérieux en sa profondeur, puisqu'il est resté enfoui en moi vingt ans avant de me pousser sur le chemin aventuré de sa quête.

### **Dieu fait question... dans le concret de l'histoire**

1960 - 1962 : l'Algérie, pour un jeune de 21 ans nullement préparé. Des événe-

ments, des sigles encore évocateurs aujourd'hui : le putsch du quarteron de généraux, l'OAS. Des noms aussi, de lieux cette fois, qui font aujourd'hui trop souvent la une de l'actualité : la Mitidja, Blida, Boufarik, El Affroun, lieux d'opérations, de rafles, de ratissages. De nouveau l'expérience d'un Dieu absent. Un autre lieu encore, le camp de prisonniers de Tefeschoun où l'armée française rassemblait des militants du FLN, fervents musulmans et parmi eux, la figure lumineuse d'un "juste", Boupacha Abdelazziz qui devait me parler de sa foi religieuse. Et puis, aussi la rencontre de quelques appelés, militants déjà chevronnés, chrétiens venus de la JEC et de la JAC ou laïc en la personne d'un instituteur, qui m'ont ouvert à l'engagement politique. Et ce furent quelques mois d'une expérience spirituelle étrange et paradoxale. En effet, d'un côté je découvrais avec émerveillement combien notre résistance, notre dénonciation du viol des droits des prisonniers politiques, notre lutte au quotidien pour le respect de ces hommes entraient en cohérence avec ma foi en

Jésus-Christ Sauveur. Action et foi allaient de soi, s'expliquaient, se confortaient mutuellement. C'était un véritable bonheur, même si la situation concrète n'était pas toujours facile à vivre, en particulier dans le contexte des luttes politiques franco-françaises entre partisans et adversaires de l'indépendance de l'Algérie. La prière était alors d'action de grâce et de demande, une demande confiante et assurée adressée à Celui qui pouvait tout. Par la suite et pour l'essentiel, j'allais vivre de longues années sur cette idée forte, cette conviction qu'en Christ se concentraient et entraient en plénitude tous les efforts des hommes pour leur libération.

### **Dieu fait question... par l'autre, l'étranger**

L'autre versant de cette expérience religieuse, ce fut l'affirmation, par d'autres hommes, d'un "autre" Dieu, tout aussi Unique et Nécessaire que le mien : Allah ! Je n'avais alors encore approché que de très

loin Yahvé, mais deux noms pour désigner l'Etre Unique, c'était déjà beaucoup. Malgré tout, je ne fus pas ébranlé par cette "révélation", assuré que j'étais de trouver un jour une solution à cette équation. Tout au plus, cela m'a-t-il mis sur la voie du respect de la différence et du corollaire spirituel de cette attitude, le dessaisissement. Je pense aujourd'hui, que ce premier pas sur la voie du dessaisissement m'a souvent freiné sur la pente d'une intolérance dont j'ai certainement à me faire pardonner.

Et puis, il m'a été donné la grâce de poursuivre cette quête de Dieu dans un ailleurs difficilement imaginable à qui ne l'a pas côtoyé, ou à qui n'a pas reçu le charisme du prophète pour entrer en connivence avec toutes les facettes de l'humanité.

### **Ordonné à des "quêteurs"**

Depuis près de vingt ans en Chine, prêtre sans communauté de croyants, je me perçois comme envoyé, ordonné à des "quêteurs" sans communauté. C'est ainsi

que pendant plusieurs années, j'ai été en dialogue sur Jésus-Christ, avec deux amies. L'une et l'autre étaient habitées par le désir, le besoin, non pas de donner sens à leur vie (je crois que cette urgence n'a pas sens pour un Chinois) mais de fonder un comportement. Comment être bon ? Comment s'établir en harmonie et en équilibre dans l'univers ? Très honnêtement, j'ai tenté de transmettre un message, d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus, en particulier à travers la présentation des paraboles et des Béatitudes. Et puis, elles m'ont "abandonné" à mon discours sur Dieu, sans que l'amitié s'en trouve affectée. L'une s'est tournée vers les textes bouddhiques, l'autre est devenue adepte des pratiques ésotériques inspirées du Taoïsme. La vie nous ayant séparés, je n'ai plus l'occasion d'échanges avec elles et j'ignore où les conduit leur quête aujourd'hui. Mais ce que j'ai compris, au-delà d'un premier désarroi, je dois l'avouer, c'est qu'il est bien des voies de justice, spirituelles elles aussi, autres que les voies dites religieuses. J'étais prêt pour accueillir cette autre "révélation"

que la non-violence, dans toute son intranquillante pureté et noblesse, peut jaillir du cœur de justes sans aucune référence à Jésus ou Bouddha, pas plus qu'à leurs prophètes de notre temps, Gandhi et Martin Luther King. Dieu ne s'effaçait pas de mon horizon. Il devenait, disons, "plus discret".

Il m'est arrivé d'avouer, voilà quelques années, ma préférence pour la voie de l'immanence, de dire que Dieu peut aussi se trouver au terme d'une quête d'abord intérieure, que transcendance et immanence ne s'opposent pas, qu'il n'y a pas concurrence entre le règne de l'une et de l'autre, que dans sa quête spirituelle l'homme peut rester totalement autonome et que cette autonomie est peut-être le seul don de Dieu. Mais alors, Dieu, qui es-tu, quel es-tu ? « *Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit.* » (Jean 14, 8)

### Et la liberté en chemin

Un jour, les nécessités professionnelles m'ont obligé à me déplacer, loin de ma

première implantation. J'y ai certes perdu en fruits de l'enracinement prolongé, mais gagné, ô combien !, en liberté. Là où je suis depuis quatre ans, nous, professeurs étrangers, avons en effet toute latitude de recevoir qui nous voulons, à tous moments du jour ou de la nuit, situation unique à ma connaissance, dans ce pays où les relations entre Chinois et étrangers font l'objet d'une surveillance parfois insupportable. Cela a complètement changé ma vie ; ma porte est largement ouverte et, dans la journée, il est bien rare que je sois seul. Les étudiants vont et viennent car j'ai aussi le privilège d'un appartement très grand, ce qui me permet de mettre à leur disposition une pièce où ils peuvent à loisir travailler, regarder la télé ou des cassettes vidéo, ou tout simplement encore se reposer. Il y a les "occasionnels" et puis les "réguliers". (Il serait plus juste de parler au féminin, les jeunes filles formant la plus grande partie de nos étudiants). La caractéristique première de cette quasi cohabitation est, je crois, la gratuité partagée. Si je donne de mon temps, certaines donnent aussi du leur,

par exemple pour la saisie sur l'ordinateur de documents divers qui seront transformés ensuite en exercices linguistiques. Simple-ment nous sommes ensemble, nous vivons, respirons, travaillons ensemble. Il y a bien sûr des moments de confiance (le plus fort de ces derniers mois aura été cette heure où une étudiante prit le temps, les larmes aux yeux, de me confier qu'elle avait enfin pardonné à son père de l'avoir "abandonnée" pendant dix ans !), des dialogues forts sur la souffrance, la mort comme ce soir de décembre dernier où, la veille de mon départ pour la France, quatre étudiantes sont venues pour ne pas me laisser seul avec la peine de la mort brutale de ma sœur, des moments d'échange qui démarrent parfois sur des remarques toutes simples (Comment, à partir du Carnaval, ai-je été amené un soir à parler de la paternité de Dieu ?), et puis, surtout, ces moments de silence parce que chacun, chacune, est accaparé par son occupation, mais où un regard suffit à dire le bonheur de s'offrir mutuellement une présence sans nécessité.



### Sous le regard d'autrui

Par deux fois, il m'a été possible de proposer mon toit à de jeunes collègues chinoises, momentanément sans logement. Cohabitation incroyable et probablement "criminelle" en d'autres lieux. L'une d'elles, jeune femme seule après une expérience conjugale malheureuse et retournée depuis dans sa région d'origine, m'écrivait voilà quelques mois ; elle me disait sa passion nouvelle pour la Bible, me demandait le sens d'expressions latines et me citait le psaume 51 dans une traduction que je ne connais pas : « *O Dieu ! Aie pitié de moi dans ta bonté ; selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions...* » Elle me disait aussi que « *maintenant j'ai compris un peu tes activités individuelles, tout seul* », évoquant par là, très probablement, ces moments de solitude matinaux ou de midi, temps de prière qui rythment mes journées, alors que jamais nous n'avions formellement échangé à ce niveau de confiance..

Cette transparence m'a en quelque sorte libéré. Voilà dix ans, j'aurais proba-

blement hésité à me livrer ainsi ; prudent, j'aurais reculé devant les risques dont celui du tête-à-tête quotidien solitaire avec des jeunes filles ou des femmes n'est pas le moindre. Qu'est-ce qui a permis cette transformation ? Dans la situation de solitude ecclésiale où je me trouve, où il n'est plus possible dans le quotidien de compter sur la suppléance de la communauté pour vivre "par défaut", cela ne peut être que le fruit d'un regard différent sur Dieu, d'un "reflet" peut-être de Sa Gratuité.

Il me faut encore dire – et peut-être est-ce un paradoxe – que cela ne change pas grand chose à ma prière qui reste celle de l'église de mes "pères". Cela ne m'amène pas non plus à personnaliser mon Credo. J'ai essayé moi aussi de rédiger une profession de foi, ainsi que nous étions invités à le faire ; je ne l'ai pas pu et j'ai envié ceux et celles qui l'ont exprimée en des textes lumineux. Si j'ai parfois hésité à dire la "Toute-puissance" de Dieu, sauté à pieds joints sur la "résurrection de la chair", ou tout simplement renâclé à chanter la "sainteté" de l'Eglise, je proclame maintenant



sans hésitation et dans la joie ce Credo, fruit de la foi de nos pères à laquelle, inséparablement, sont attachées toutes les révélations sur Dieu, passées, présentes et à venir, tous les noms et attributs que les hommes lui donnent ici, dans mon ailleurs et encore dans tous les ailleurs de moi inconnus.

### Retour à la question du lien ecclésial

Et j'en reviens à la question du lien ecclésial qui ouvrait ma réflexion, question qui sous-tend celle du ministère missionnaire.

On me rapportait ces jours-ci, les propos d'un prêtre originaire de mon diocèse, missionnaire à Taiwan depuis quarante ans, pour qui les Chinois ne sont décidément pas religieux. Vieux débat dans lequel je ne veux pas m'engager car il supposerait de longs préalables sur la nature du religieux, les conditions de son apparition, de son développement et de ses déviances. Pratique-

ment à l'inverse, tel autre homme d'église, observateur attentif et actif de l'église en Chine, affirme que la sinisation de cette Eglise est déjà un fait mais exprime en même temps des regrets. Celui par exemple que certains responsables de l'Eglise chinoise placent l'amour de la patrie avant celui de l'église. Qu'importe la préséance linguistique dans un pays où l'on n'hésite pas à classer "en premier" des exigences qui peuvent paraître contradictoires à notre esprit rationnel ! Le regret aussi qu'elle n'ait pas suffisamment intégré la miséricorde comme dimension essentielle et nécessaire de la charité chrétienne. Cette exigence de la charité chrétienne ne fait-elle pas justement l'objet d'une demande incessante inscrite au cœur même de la prière des prières chrétiennes : « *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés !* » L'audace périlleuse de cette demande devrait nous inciter à la modestie.

Est-il si difficile de se déprendre de nos certitudes ecclésiales, de nos projets missionnaires pour nous mettre à l'écoute

d'un Dieu qui de toutes façons vient vers nous à travers ce que Jésus-Christ nous a dit de Lui ? Tout a été dit, mais avons-nous tout entendu ? Que faut-il voir dans la réponse donnée à la question de Philippe, évoquée plus haut ? « *Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas encore.* » (Jean 14, 9) Un reproche. Une constatation plutôt. La constatation d'une évidence : tu es bien trop petit pour aller seul à la découverte du Dieu infini.

*Tout le monde connaît l'utilité de l'utile,  
mais personne ne sait l'utilité de l'inutile.*

Zhuang Zi,  
maître taoïste

du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

Terminé sous le regard de Marie,  
sur la colline de Sion en Lorraine,  
en la fête de saint Jacques,  
premier apôtre martyr.

# La gratuité, ça paye !

A partir de l'expérience de l'association CRE'ACTIV  
auprès des jeunes en Lycées Professionnels sur Marseille

Anne GIRAUD  
Denis LOMBARD

*Denis, prêtre de la Mission de France, et Anne participent à la vie de cette association. Ce témoignage évoque la correspondance entre la gratuité et le goût de la fraternité. On voit aussi que des jeunes, malgré des situations difficiles, sont capables de gratuité.*

— *Non seulement on a payé 110 F pour le week-end, mais en plus on travaille sans être payé ! s'exclame Azdine. Pas même une petite réduction.*

— *Il n'y a qu'avec CRE'ACTIV qu'on*

*peut faire ça, mais si j'en parle à mes copains dans la cité, ils diront que je suis folle ou que je suis entrée dans une secte ! confirme Nora.*

— *Si c'est pour faire la même chose qu'au quartier, ça ne vaut pas le coup, au*

*moins là, vous faites quelque chose que vous n'avez jamais fait, réplique Anne.*

Cette petite discussion n'interrompt pas le tintement régulier des pics et des pioches qui remuent la terre et défrichent ce coin d'oliveraie. Ils sont là, une quinzaine de jeunes en Lycée Professionnel de Marseille, dans le cadre de la préparation d'un "camp chantier" au Sénégal. L'ambiance du chantier va bon train ; on s'apostrophe, on rit, on râle, on continue...

Loin des considérations philosophiques sur la gratuité, l'équipe qui anime l'association CRE'ACTIV a mis en place dans sa pratique une dynamique de l'échange où celui qui donne ne sait pas s'il recevra en retour. La pratique nous a montré que ce retour existe bien mais il n'arrête pas de nous surprendre.

Au point de départ, il faut le dire, il y a un pari audacieux soutenu par l'Eglise de Marseille : envoyer une équipe de prêtres, laïcs et religieuses au service des jeunes vivant dans les quartiers difficiles de Marseille, scolarisés dans des L.P.. L'originalité

de ce projet des aumôneries d'enseignement public est de s'adresser essentiellement à des jeunes de tradition religieuse musulmane.

Le projet mis en place par l'équipe vise essentiellement à une structuration personnelle et l'aptitude à une vie en collectivité. Respect de soi, des autres et découverte d'une relation où l'on peut expérimenter la confiance. Car nous entendons souvent : *Dans ma cité ou à l'école, j'ai des copains ; des amis, non ; de toute façon on ne peut faire confiance à personne, un jour ou l'autre, tu seras trahi.* Les jeunes ne se risquent pas facilement dans une relation à l'autre et à celui ou celle qui serait trop demandeur, il lui sera rétorqué : *Toi, tu grattes l'amitié.* Expression qui fonctionne comme les jeux d'argent (gratter c'est gagner) comme si l'on pouvait forcer ou acheter la relation à l'autre. Derrière cette méfiance apparente, cette suspicion omniprésente, existent pourtant les germes d'une attente qui, pour beaucoup de jeunes, n'a pas encore trouvé de terre pour éclore.

## Une histoire d'équipe

Si les jeunes se sentent d'emblée incapables d'une relation de confiance, ils vont se trouver face à une équipe d'adultes, où la parole circule, où l'amitié n'est pas un vain mot. Ils savent que si une consigne est donnée par l'un, on ne pourra pas la contourner en manipulant un autre membre de l'équipe. Ils savent aussi que les adultes peuvent se tromper et que l'on peut réajuster les codes de la vie commune à travers la "charte" qu'on s'engage à observer à chacune des activités. Nous avons mis longtemps à élaborer cette "charte" au cours des nombreux week-ends organisés avec les jeunes pour leur offrir un cadre à la fois contraignant et rassurant. Dans ce cadre, la loi structure et la parole éduque à l'exercice de la liberté. Liberté, encore un mot piégé ! les jeunes la revendiquent légitimement mais sont, dans un premier temps, incapables d'en délimiter les contours. C'est là que le travail d'équipe est déterminant : donner un cadre, c'est être soi-même situé sur cette limite, accepter de se faire "rentrer dedans", ce qui va attein-

dre en nous notre propre fragilité. Pour tenir sur ce lieu là, "ça pompe de l'énergie" et il nous faut sans cesse retourner à la Source, là où l'eau se donne à boire et où le pain est vraie nourriture.

*« O vous tous qui êtes assoiffés, venez vers les eaux, même celui qui n'a pas d'argent, venez... Tendez l'oreille, venez vers moi, écoutez et vous vivrez. » (Isaïe 55)*

## Traces de passages, cheminement divers

Le croisement des jeunes avec l'association est pour certains un chemin apparemment sans lendemains. Pour d'autres, longtemps après, un coup de fil ou une rencontre impromptue dans un supermarché ou au détour d'une cité, nous disent combien ils ont été marqués par l'accueil ou l'ambiance qu'ils ont vécu là. Pour d'autres, plus rares, c'est une relation durable qui s'instaure. Ils ont trouvé un point d'appui où ils pourront revenir pour étayer leur propre construction : galère des petits boulots, as-

sumer la vie de leur famille souvent si fragile, démarrer dans une vie de couple...

### Pédagogie d'un projet

Les premiers lieux de rencontre avec les jeunes sont des lieux d'accueil auprès de cinq lycées professionnels de Marseille. Là, des bénévoles assurent des permanences entre midi et deux heures. C'est pour les jeunes un premier contact avec une forme de gratuité. Ils sont en effet très étonnés quand ils apprennent que les adultes présents là ne sont pas payés.

— *Si vous n'êtes pas payés, pourquoi vous faites ça ?*

— *Alors vous laissez votre mari manger seul à midi pour venir ici ?*

Ce premier contact pris, nous montons des projets avec les jeunes qui le désirent : spectacles, voyages, préparés lors de soirées et de week-ends. Cette année, nous avons mis le cap plein sud, en direction du Sénégal.

Après un an de préparation, douze jeunes ont débarqué à Dakar avec le projet de

donner de leur mieux pour aider à la construction d'une école dans la petite ville de Matam, sur les rives du fleuve Sénégal. L'expérience principale de ce séjour aura été pour les jeunes non pas ce qu'ils ont apporté mais ce qu'ils ont reçu. D'abord l'accueil, festif, joyeux et simple, à la hauteur de la réputation africaine.

*« Je n'ai jamais été accueilli de la façon dont ces gens-là nous ont reçus... Le fait de les aider, nous sommes un rayon de soleil dans leur vie. Mais eux ont été bien plus qu'un rayon de soleil, car pour moi, ils sont la lumière même. Ils m'ont ouvert les yeux à jamais. »* (Nabil)

*« Pour la première fois, on s'est sentis utiles pour une bonne cause. Dans le village de Matam, notre groupe s'est serré les coudes, les liens se sont vraiment créés. »* (Dalila)

La suite peut paraître étonnante, pourtant elle a coulé de source. Nous avons besoin d'aide pour l'organisation des trois jours de "Pâques à l'Aube" à la Pourraque. Nous avons demandé aux participants au voyage s'ils voulaient assurer la garde des

enfants et aider à la cuisine. Ils n'ont pas hésité et se sont proposés... gratuitement. Ils savaient que Pâques est un temps très important dans notre religion, et ils ont été de la fête avec nous, même s'ils ne participaient pas aux temps liturgiques ni aux différentes activités. Ils ont accompli leurs services jusqu'au bout, sans rien demander en retour.

Pour lancer un projet avec des jeunes, nous essayons de réunir un certain nombre de conditions :

- Que notre proposition soit adaptée aux désirs des jeunes. Cela veut dire que l'on tient compte de leurs aptitudes et de leurs goûts.

- Tenir dans la durée en sachant que le projet pourra être complètement modifié au cours de sa réalisation. Il faudra traverser de nombreuses phases dépassant l'enthousiasme irréaliste et le découragement fataliste. Le paradoxe consiste à tenir au projet pour qu'il puisse parvenir à un terme, tout

en étant détaché des formes qu'il prendra pour qu'il épouse au mieux les contours que les jeunes veulent lui donner.

- Etre bien ancré dans la foi en notre Dieu qui donne sans même exiger en retour. Car la gratuité pour nous, cela n'existe que dans l'Amour de Dieu. Si l'on vit cela, c'est d'abord au nom de l'Evangile, parole qui nous nourrit, nourriture qui se partage.

Si nous donnons de nous-mêmes dans ce projet, c'est d'abord que nous avons beaucoup reçu. Au cours du temps, nous nous sommes affranchis de la préoccupation de faire "du nombre" ou d'amener des jeunes dans tel ou tel chemin préétabli, d'une réussite conforme à nos vues. Cet accompagnement est exigeant car il nous demande des déplacements constants dans notre manière de nous situer dans l'Eglise, dans la "culture des banlieues" et pourtant, en équipe nous avons la certitude confiante d'être menés sur un chemin de Vie, simple... gratification.

# Dieu est beau parce que son amour est gratuit

André GENCE

prêtre de la Mission de France

*André, peintre, a depuis longtemps pris le risque de l'expression artistique (voir LAC n° 185, p. 70). Il nous fait découvrir le rapport secret entre le vrai, le bon et la beauté. Au-delà des mots, c'est le dévoilement du visage du Fils bien aimé et des frères en humanité. La gratuité du beau peut être chemin fécond de fraternité.*

*"Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement." (Mt 10, 8)*

*"Je donnerai l'eau vive gratuitement." (Ap 21, 6)*

De quelle gratuité s'agit-il ? Il ne s'agit certainement pas du fait de n'avoir rien à payer ; de ce qui est "gratuit". Il s'agit de la

grâce, de la "charis" qui signifie "le charme de la beauté".

La formosa, première manifestation de



la Beauté qui naît de la forme révèle un sens. Révéler un sens c'est "faire être" ; quoi ? une beauté, une *graciosa* (autre nom de la beauté) qui deviendra "la *speciosa*", manifestation de la présence divine. Moïse ne pourra pas voir la face de Dieu, mais il verra sa gloire. (Ex 33, 18)

En Jésus-Christ mort et ressuscité « *la gloire de Dieu*, dit St Irénée, *c'est l'homme vivant*. » Si la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, il est intolérable que le peuple de Dieu soit esclave de pharaon. C'est pourquoi Dieu dit à Moïse : « *Je t'envoie auprès de Pharaon, fais sortir d'Egypte mon peuple*. Moïse dit à Dieu : *Qui suis-je pour faire sortir d'Egypte tous les israélites ?* Dieu dit : *Je serai avec toi et voici le signe qui te montrera que c'est moi qui t'ai envoyé. Quand tu feras sortir le peuple d'Egypte, vous servirez Dieu sur cette montagne*. » (Ex 3, 10-12)

C'est l'acte d'amour libérateur des autres qui me révèle qui est Dieu. C'est pour cela qu'il n'est pas possible de séparer le sacrement de l'autel du sacrement du frère. « *Si ton frère a quelque chose*

*contre toi, laisse-là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec lui*. » (Mt 5, 23)

C'est sur cette exigence évangélique que se fonde Simone Weil lorsqu'elle écrit dans "L'attente de Dieu" : « *L'amour du monde et de sa beauté est le complément de l'amour du prochain*. » Dans une de ses lettres à son frère Théo, Van Gogh écrit : « *Il n'y a rien de plus artistique que d'aimer les gens*. »

N'est-ce pas ainsi que Dieu agit vis-à-vis de la création et de ses créatures ? Il fait exister l'univers et n'y commande pas. Il laisse régner la nécessité mécanique de la matière et il respecte l'autonomie des personnes. L'homme agit ainsi lorsqu'il aime son prochain jusqu'à donner sa vie pour lui.

L'homme est au centre du monde pour "croître et multiplier", et aussi pour "cultiver la terre et la garder", mais en même temps il doit y renoncer. Il doit se vider de sa fausse divinité et renoncer à être dans son imagination le centre du monde. C'est pourquoi, Irénée ajoutait : « *... Et la vie de l'homme c'est de voir Dieu*. »

### **Le monde visible ne s'origine pas en des apparences**

Les cieux et la terre chantent-ils encore pour nous la gloire de Dieu ? Et pourtant, la beauté est la voie irremplaçable pour que Dieu ne soit plus pour nous une abstraction mais qu'il pénètre en nous au point de le reconnaître, au sens de "naître avec lui", ou plus exactement de le re-connaître, ce qui n'est rien d'autre que la foi : « *Ils le re-connuèrent à la fraction du pain parce que leurs yeux s'ouvrirent.* » (Luc 24, 35)

**Le beau rend possible l'incarnation de la foi.** Il est la voie la plus naturelle. « *Les choses invisibles de Dieu nous sont rendues visibles quand nous devenons capables de les contempler dans les œuvres de la création.* » (Rom 1, 20)

La beauté n'est pas un attribut de la matière, elle est un rapport du monde à notre sensibilité qui tient à la structure de notre corps et de notre âme. Mais il y a certes des beautés séductrices. Les hommes appellent beau ce qu'ils aiment. « *On peut*

*aimer Dieu comme un paysan aime sa vache pour le lait qu'elle lui rapporte* », à écrit M<sup>e</sup> Eckhart. Seule la beauté a droit à notre amour. La beauté est la seule finalité ici-bas. « *Une finalité sans fin* », dit Kant. Une chose belle ne contient rien d'autre qu'elle-même. Elle nous offre ce qu'elle est. Elle est un mystère ; on ne peut ni l'analyser, ni la posséder. On ne peut pas s'en nourrir. L'enfant mange des yeux le jouet qu'il désire. Eve a commencé par manger le fruit.

Regarder c'est aimer. « *Jésus ayant regardé le jeune homme, l'aima.* » (Mc 10, 21) L'icône, lieu liturgique, nous rappelle le regard de Dieu sur nous. Sa fonction est de nous faire passer de la vue à la vision. « *Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu.* » (Mt 5, 8)

**L'amour est toujours pauvre**  
(Platon)

**Ici-bas, il n'y a pas de fin.** Ce que nous prenons pour des fins ne sont que des moyens. L'argent est un moyen d'acheter.

Le pouvoir, un moyen de commander. Il en est ainsi de tous nos actes. Seule la beauté n'est pas un moyen. Elle est bonne en elle-même. Elle ne donne qu'elle-même. Pour beaucoup, le luxe tient lieu de beauté. Il constitue l'entourage à travers lequel ils peuvent sentir que l'univers est beau. Saint François a eu besoin de se faire mendiant et d'épouser la pauvreté pour mettre la beauté en rapport avec l'amour du prochain. L'amour du pouvoir et des richesses lié au luxe organise un monde qui n'est plus l'univers mais un décor de théâtre.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné sa vie pour ceux qui l'aiment. » (Jn 3, 16) C'est l'immense privilège qu'il a réservé aux pauvres. Le désir d'aimer et d'être aimé c'est celui de l'incarnation. C'est cet amour qui fait naître la beauté. La beauté c'est le monde aimé. Le désir d'aimer et d'être aimé c'est celui de l'incarnation. C'est la manifestation du "plus beau des enfants des hommes", du "Fils de l'Homme". Le Christ est le "beau" pasteur (Jn 10, 11) et non pas le bon pasteur comme on traduit souvent. C'est la vie éternelle. C'est l'éterni-

té. C'est ce que réalise la liturgie, elle éternise le temps en lui révélant sa profondeur. Elle nous fait comprendre « avec tous les saints quelle est la largeur, la hauteur et la profondeur de l'amour du Christ. » (Eph 3, 18) Aucun rapport de finalité n'y est applicable. « La rose est sans pourquoi », a écrit H. Suso. Pourquoi un poème est beau ? La seule réponse possible, c'est que les mots sont là où il convenait qu'ils soient. Une œuvre d'art est belle quand la forme est fondée et que le fond devient formel. La seule convenance des êtres, c'est qu'ils existent. Nous sommes.

Nous sommes constitués de telle manière que nous pouvons aimer et c'est cette possibilité d'aimer qui fait que le monde est aimable et beau.

C'est parce que l'absence de finalité et d'intention est l'essence de la beauté du monde que le Christ nous a invités à regarder les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent et que la pluie et la lumière du soleil se répandent sans discrimination sur les bons et sur les méchants.

Il y a l'effort musculaire du paysan ou le travail des machines agricoles qui arrachent

les mauvaises herbes et ensemencent ; mais le soleil fait pousser le blé. « *Ce qui est divin est sans effort* », a écrit Eschyle.

### **L'esprit tire sa perfection de sa ressemblance avec la Beauté** (Grégoire de Nysse)

**L'expérience esthétique et l'expérience religieuse ici se rejoignent.** Toutes les deux, face à leur objet, sont dans une attitude de contemplation. Bon/vrai/beau sont inséparables. La beauté est un des noms de Dieu. Les Pères de l'Eglise, lorsqu'ils parlaient de l'Esprit Saint, le nommaient souvent "l'Esprit de Beauté". Un recueil ascétique bien connu est intitulé : "Philocalie" (amour du beau). Ce qui signifie qu'un spirituel, un "théodidacte" n'est pas seulement bon, il est beau. « *Une chose qu'à Yahvé je demande, la chose que je cherche, c'est d'habiter la maison de Yahvé tous les jours de ma vie et de contempler sa beauté.* » (Ps 27) « *Ce qui révèle le Royaume, c'est l'Esprit Saint, l'Esprit de Beauté ; per-*

*sonne ne peut représenter l'image du Seigneur, si ce n'est par l'Esprit Saint. Il est l'iconographe de Dieu* », a écrit Saint Maxime le Confesseur.

L'esthétique est liée à l'expression, à l'expérience. On ne peut pas raconter une poésie, un tableau, une symphonie, encore moins les décomposer. L'art "déphénoménise" la réalité courante. Il ouvre sur le mystère, sur l'absolu. Il peut nous mettre en face de Dieu mais pas en Dieu, car il lui manque l'altérité aimée. Seule la contemplation religieuse, incluant la beauté, élève au-dessus de la mort et de l'angoisse.

**La vraie beauté n'est pas dans la nature mais dans l'épiphanie du transcendant** qui fait de la nature le lieu cosmique de son rayonnement, "un buisson ardent" dont la splendeur en est le rayonnement inhérent à la vérité. Mais la vérité n'est pas abstraite, elle exige une personnalisation. C'est pourquoi Jésus-Christ répond : "Je suis la Vérité", ce qui signifie également : "Je suis la Beauté", et toute beauté est figure de l'incarnation.

Mais cette contemplation esthétique ne suffit pas, elle exige l'acte religieux de la foi qui est participation active et incorporation à la beauté transformante du Seigneur. « *Celui qui m'a vu a vu le Père* » (Jn 14, 9) Le Christ est l'archétype de toute beauté. C'est pourquoi la beauté ne se formule qu'en partant de Dieu. « *Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait.* » (Mt 5, 48) autrement dit : *Soyez beau comme votre Père Céleste est beau.* La beauté divine est une catégorie fondamentale, une réalité théologique. Dieu est vu, cru, contemplé. Epiphanie, Thabor, Résurrection, Pentecôte sont des réalités fulgurantes qui se laissent voir, car l'homme est chair et esprit. La matière est lieu épiphanique. La beauté divine se manifeste à travers les formes de ce monde.

## La parole est visible

« *Nous vous annonçons ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant la Parole de Vie, car la Vie*

*a été manifestée et nous l'avons vue.* » (1 Jn 1, 13)

« *Mon oreille avait entendu parler de Toi, mais maintenant mon œil a vu.* » (Job 33, 26)

Dans la Bible, il n'y a pas de spirituel à l'état pur. Image et parole sont liées. La Parole évoque, convoque l'image. La liturgie c'est la Parole qui se donne à voir et à sentir. « *Grâce soit à Dieu, qui, par le Christ, nous emmène en tout temps dans son triomphe et qui, par nous, répand en tout lieu le parfum de sa reconnaissance. De fait nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ.* » (2 Cor 2, 14)

« *L'incarnation du Christ est révélation de la beauté* », a écrit Dostoïevski qui en arrive à s'écrier : « *La beauté sauvera le monde.* »

C'est seulement dans l'Esprit, compréhension directe et immédiate de la beauté qu'on peut avoir l'intuition de la beauté vraie. « *La création tout entière attend en gémissant.* » (Rom 8, 22) que sa beauté soit sauvée par l'homme devenu saint. C'est une tâche eschatologique. C'est celle de l'art ap-

parenté à la vision apocalyptique des choses ultimes.

**C'est la culture - culte**, celle qui dépasse les forces naturelles et fait appel à l'énergie des saints et à la puissance "pneumatophore" de l'Eglise. Cet art doit être au cœur de l'existence humaine. Il est sel de la terre et victoire sur la mort.

**L'aspiration à la beauté coïncide avec la recherche de l'absolu.** Les termes de transfiguration, incarnation, image, lumière, sont toujours actuels pour tous les artistes, qu'ils soient croyants ou non-croyants, tous témoignent de l'unité secrète qui existe entre l'art et la foi. Je pense que le principe esthétique ou moral est en fait la recherche de Dieu. Le salut par la beauté n'est pas un principe autonome de l'art. L'Esprit Saint a parlé par les prophètes mais il a parlé, et continue à parler par la Beauté.

**Comme Dieu, comme le saint, l'artiste est inutile.** Sa fonction est théophanique. Il doit nous rappeler que nous devons

cultiver les valeurs inutiles, gratuites, gracieuses, belles ; pas utiles mais nécessaires et d'autant plus nécessaires qu'inutiles. *« L'homme porte en lui un logos poétique. C'est en lui-même qu'il contemple la sagesse de Dieu, la beauté des logos poétiques de l'univers »*, dit Saint Basile. Selon Saint Paul, la gloire apparaît là où la forme devient lieu théophanique, où le corps s'édifie en "temple du Saint Esprit". *« L'Esprit Saint, selon Saint Cyrille d'Alexandrie, est la forme des formes, celle qui révèle le Royaume. »*

**Reflétant la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés**  
(2 Co 13, 18)

Nous avons besoin d'un jeûne des yeux pour comprendre cela et réapprendre à contempler. L'œil ne perçoit pas les objets, mais la lumière réfléchiée par eux. L'objet n'est visible que parce que la lumière le rend lumineux. Ce que l'on voit c'est la lumière qui s'unit à l'objet, qui l'épouse,

prend sa forme et le révèle.

L'interaction du charbon et de la lumière produit le diamant. N'est-ce pas un symbole de la beauté ? L'espace n'a d'existence que par la lumière qui en fait la matrice de toute vie. C'est dans ce sens que la vie et la lumière s'identifient. C'est la lumière qui rend présent un être ; c'est elle qui fait qu'il est vu par l'autre. L'enfer, l'hades des grecs, le sheol des hébreux, signifient : "lieu enténébré" où aucun regard ne peut croiser un autre regard.

Selon le récit biblique de la création, au commencement "il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour" les ténèbres et la nuit ne sont pas créées par Dieu. La nuit est le signe de l'inexistant et du néant-abstract. Le matin et le soir marquent la succession des événements, ils désignent la progression créatrice et ne forment que le jour. La nuit, dans le sens johannique, n'apparaît que dans la chute. Lorsque Judas sort pour trahir Jésus...« *Il faisait nuit.* »

Que la lumière soit ! n'est pas un élément optique. Celui-ci n'apparaît que le quatrième jour, avec le soleil astronomi-

que. C'est la lumière initiale. Dans le sens absolu, elle est principe. Elle est la révélation la plus bouleversante de la face de Dieu. Elle signifie pour le monde : que la puissance de la Révélation soit ! Que le Révélateur soit ! Que l'Esprit vienne ! Que la Beauté soit !

### **Par ta lumière, nous voyons la lumière (Ps 36, 10)**

**Le Père prononce la Parole, le Fils l'incarne, l'Esprit Saint la manifeste.** Il est la lumière de la Parole. C'est le premier mot de la Bible ; c'est aussi le dernier : « *Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec vous tous.* » (Ap 22, 21)

Même après la chute, "la lumière luit dans les ténèbres. Elle ne luit pas pour lui-même ; elle métamorphose la nuit en jour : « *Minuit, c'est aussi midi* », dit le psalmiste. « *Ta lumière se lèvera au sein de l'obscurité et la nuit se changera en clarté de midi* » (Is 58, 10). « *L'œil est la lampe de ton corps, si ton œil est sain tout ton corps*



*sera dans la lumière* » (Mt 6, 22). On adhère à la Parole par la lumière de la Parole. Toujours selon l'Apocalypse « *la nuit ne sera pas et les hommes n'auront besoin ni de la lumière d'une lampe, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu les éclairera* » (Ap 22, 5) car, dit Saint Grégoire de Nazianze : « *Dieu a posé l'homme chanteur de son rayonnement.* »

**Il appartient donc à l'homme de manifester l'événement divin** et cela n'est possible que symboliquement, c'est-à-dire poétiquement car c'est en poète que l'homme devrait habiter le monde en vertu de ce pouvoir adamique qu'il a reçu de Dieu : le pouvoir de nommer, de donner un nom. Nommer, c'est conférer aux choses leur identité ; ce n'est pas seulement prononcer des mots, c'est établir un lien nuptial entre l'homme et la vie, c'est ouvrir l'espace qui nous permet d'être à l'écoute des symboles et nous laisser provoquer par leur signification. C'est le langage symbolique qui met le monde en forme. Les éléments de la nature ne sont symboliques que par leur plasticité

qui se prête à l'incarnation en eux de la parole humaine qui peut, alors, communiquer et manifester la vie en la signifiant.

**Si l'art n'a plus de fonction symbolique et si la religion devient une affaire d'opinions, une affaire privée, il y a rupture dans l'histoire** car les systèmes idéologiques, scientifiques, politiques ne pénètrent jamais dans l'espace de la création. Face à l'art et à la poésie, les concepts linguistiques ou psychologiques, scientifiques... sont nuls. N'importe lequel de ces systèmes est ridicule face à la ronde de nuit de Rembrandt ou un autoportrait de Van Gogh. Essayer, à partir d'un système quelconque, d'analyser une œuvre d'art vivante, c'est la tuer.

Seule la foi peut entretenir un rapport vivant avec l'art. Malraux l'avait bien compris.

Dans les pays de dictature il n'y a plus d'art. Dans les pays démocratiques, il se dévoile en toute liberté car il est un luxe et il est l'objet d'un marché dans une économie de marché.



L'art comme la religion se situe dans un espace limité entre la loi et la transcendance, entre Dieu et César. Nous ne sommes plus sous la loi, nous dit Saint Paul... nous sommes libres. Mais si l'art n'est plus impliqué dans la médiation religieuse, tout est remis en question ; nous devons nous débrouiller sans autre médiation que les in-

terdits de la loi. C'est pour cela que l'art de notre temps surgit souvent comme scandale et provocation. L'art et la poésie ne peuvent pas être envisagés de la même façon que l'industrie ou l'informatique, ni même l'artisanat ; ils ne peuvent être envisagés que dans la perspective de la communion des saints.

# Vie monastique et gratuité

Jean-Jacques KERVEILLANT  
moine à l'abbaye Saint-Guérolé

*Jean-Jacques, prêtre, a fait partie d'équipes MDF en France et en Afrique. il a souhaité prendre le chemin de la vie monastique. Pour lui, la toile de fond est différente de celle de l'envoi en mission. Nous lui avons demandé cependant sa contribution car il peut conjuguer une bonne connaissance de nos itinéraires et une parole sur la gratuité à la lumière de la démarche monastique.*

J'avoue avoir été plutôt surpris par la sollicitation qui m'a été faite pour cet article. Pourquoi, me suis-je dit, en ce moment, de la part de la Mission de France, un tel intérêt pour la gratuité ? Pourquoi, aujourd'hui, tout un numéro de revue consacré à ce sujet unique ? Et pourquoi le témoignage de la vie monastique est-il

sollicité dans ce concert ? J'ai bien senti que je ne pourrais pas me lancer dans cet article sans avoir essayé d'apporter au moins un petit minimum de réponse à cette interrogation.

Pour m'expliquer cette demande, et pour m'appâter peut-être, on m'a expliqué

qu'on retrouve très souvent ce thème dans les nombreuses professions de foi personnelles qui ont été écrites par les uns et les autres en vue de l'Assemblée générale de la MDF (ce n'est pas le cas de la mienne !). En ajoutant ce commentaire : "Cela nous semble indiquer un thème qui émerge et prend la relève de la modernité dans laquelle nous avons tous baigné." J'entends bien, mais cela ne fait que pousser le bouchon un peu plus loin : d'une part, c'est une simple constatation qui n'explique pas du tout pourquoi ce nouveau leitmotiv apparaît et, d'autre part, cela complique le problème puisqu'il faudrait en plus comprendre pourquoi et en quoi il remplace la notion de modernité auparavant tant employée.

Je me suis alors fait le raisonnement suivant : en cette période de l'histoire qu'il faut sûrement appeler un temps de rupture, voire de cassure plutôt que de mutation, tant les transformations sociales, culturelles, techniques et de tous ordres sont rapides, profondes, planétaires, en discontinuité avec les équilibres antérieurs et les certitu-

des anciennes, en gros on peut effectivement dire qu'une cohérence antérieure, qu'on appelait modernité, s'effrite. Dans cette situation, on constate que les projets s'effacent, que les espérances d'avant se sont effondrées, que personne n'a de modèle de remplacement assuré en quoi que ce soit, que personne n'a la maîtrise des événements et qu'on en a même difficilement la compréhension. Ce qui est en train d'advenir n'a pas encore de nom... puisqu'on ne sait pas encore très bien ce que ce sera. Il n'est pas déraisonnable de penser que dans ce contexte, la gratuité est l'attitude juste : volonté positive de vivre notre époque, telle qu'elle est, dans l'ouverture espérante à l'inattendu qui surviendra.

Face au néolibéralisme dominant, à la mondialisation des circuits financiers, des réseaux de production et d'échange, face à l'aggravation de la fracture sociale, on voit bien que la gratuité représente plus qu'une protestation ou une résistance plus ou moins passive ; elle signifie la volonté de travailler à remettre l'homme au centre.

En ce contexte caractérisé par la montée en force du sujet, l'exacerbation de l'individualisme, qui est aussi par le fait même un moment de crise des appartenances et des enracinements ; en ce temps où la notion de vérité a définitivement fini de changer de valeur et de statut dans la société, où il n'y a plus "la" vérité, une vérité unique, mais où c'est désormais le pluralisme qui est la situation quasi unanimement reçue et acceptée, ce qui implique en même temps une crise de la transmission des valeurs et des convictions ; en cet univers d'éclatement multiforme, de métissage culturel, de brassage pluriel des religions, des spiritualités, des ésotérismes, des mystiques ; face à des tas de manières nouvelles de croire ou de ne pas croire... et face à des tas de phénomènes nouveaux qui nous étonnent plus ou moins, que nous comprenons plus ou moins, on peut aussi penser que la gratuité est l'attitude qui convient, même si, et c'est mon cas, on ne perçoit pas très bien pour l'instant la réponse à tous les comment et à tous les pourquoi.

Mais qu'est-ce donc que la gratuité ? Je vous propose de nous mettre d'accord sur l'essai de définition suivant : la gratuité dont il est question est le caractère de ce qui ne se donne pas de justification, de fondement, de raison, de ce qui n'est pas déterminé, de ce qui est sans nécessité, sans contrainte, sans obligation, sans motivation, libre de toute considération d'intérêt ou d'utilité.

Le témoignage qui m'a été demandé consiste précisément à "partager la place de la gratuité dans la vie monastique, y compris dans la prière." Prise telle quelle, il faut d'abord commencer par refuser la question. La vie monastique n'est pas quelque chose où il y a de la place, même très grande, pour la gratuité. La vie monastique est gratuité en elle-même. Mais j'expliquerai en quoi cette gratuité qu'est la vie monastique, est une gratuité paradoxale. Je montrerai ensuite comment la gratuité est d'abord le fruit d'un travail, mais aussi qu'elle est une valeur complexe, qu'elle est un combat onéreux (!) et dont les enjeux ne

sont pas forcément simples. Je proposerai enfin une "ouverture".

### La vie monastique : une gratuité

Lorsque j'ai commencé à parler d'entrer au monastère, certains ne se sont pas privés de me dire : "Qu'est-ce que tu vas faire là-dedans ? à quoi ça sert ? Ces moines sont des gens inutiles." A quoi une boutade pouvait constituer une réponse facile : "Oui, c'est inutile ; c'est justement pour cela que j'y vais !" Je l'ai souvent pensé en moi-même, mais je l'ai peu exprimé. Il ne faut pas répondre avec désinvolture à ce qui constitue une vraie interrogation, une vraie incompréhension des gens. Il n'en demeure pas moins que la vie monastique était bien et demeure la gratuité que je recherchais.

Oui, la vie monastique est en elle-même gratuité, en tant qu'elle est une forme de réponse gratuite à l'initiative et au don gratuits, à l'amour gratuit de Dieu. Je dis

bien : en tant qu'elle est une forme de réponse, car d'aucuns, dans l'enthousiasme de leur engagement, peuvent être parfois tentés par un certain exclusivisme qui leur ferait croire qu'il puisse s'agir de la réponse nécessaire et obligée, ou de la seule forme de vie digne d'être vécue ! Or il convient justement de garantir à la gratuité toutes ses chances jusqu'au bout de ses conséquences. C'est toute vie chrétienne (au moins) qui est réponse gratuite et libre à la libre gratuité de Dieu.

Pour St Benoît, il est clair que la vie monastique est une proposition qui s'adresse à des libertés et où Dieu est le premier à répondre présent : « Le Seigneur, cherchant son ouvrier dans la foule du peuple à laquelle il crie, dit encore : *Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ?* Que si tu lui réponds : *C'est moi,* Dieu te réplique : *Si tu veux avoir la vie* (suit la citation de Ps 33,14-15)... *Et lorsque vous agirez de la sorte, mes yeux seront sur vous et mes oreilles attentives à vos prières, et avant même que vous ne*

*m'invoquiez, je vous dirai : Me voici.* Quoi de plus doux, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite ? Voyez comme le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nous montre le chemin de la vie. » (Règle, Prologue, 14-20). Le Seigneur cherche à grands cris un ouvrier, non pas pour lui faire faire un travail, mais pour lui donner la vie et lui faire voir le bonheur !

Tout ce qui nous est donné de vivre est pure grâce : « Interrogeons le Seigneur en lui disant avec le prophète : *Seigneur, qui habitera dans ta demeure ?...* Ce sont ceux qui, craignant le Seigneur, ne s'enorgueillissent pas de leur bonne observance, mais qui, reconnaissant que le bien qui se trouve en eux ne peut venir d'eux-mêmes mais du Seigneur, glorifient le Seigneur qui agit en eux, et lui disent avec le prophète : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom, donne la gloire.* De même l'apôtre Paul ne s'est rien attribué du succès de sa prédication, mais dit : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis,* et encore : *Que celui qui se glorifie, se glori-*

*fie dans le Seigneur.* » (Règle, Prologue, 23.29-32)

### **La vie monastique : une gratuité paradoxale**

Gratuité donc, et pure grâce. Et pourtant, il semble qu'il n'y ait pas beaucoup de place pour la gratuité dans notre vie ! C'est en effet une existence sur laquelle il y a la pression presque en permanence : la pression d'un horaire serré, qui laisse peu de place à du temps gratuit pour soi, et aussi peu de place à des temps communautaires gratuits ; la pression des nécessités des services communautaires et du travail. Bref, c'est une vie souvent un peu tendue. D'ailleurs pour St Benoît, « *L'oisiveté est ennemie de l'âme. Les frères doivent donc consacrer certaines heures au travail des mains et d'autres à la lecture des choses divines.* » (Règle 48,1). Humour de notre Règle : là où nous aurions tendance à nous dire : "Nous sommes débordés de boulot, mais c'est comme ça, il faut bien gagner sa

vie !", St Benoît nous dit froidement : « *Mais c'est bon pour vous, c'est ce qu'il vous faut, c'est un exercice spirituel très bénéfique, c'est même une ascèse, il faut que vous soyez super-occupés !* » Les exigences de l'économie n'échappent pourtant pas à Benoît, d'autres passages de la Règle en témoignent clairement, mais il nous propose une toute autre conception du travail et des activités quotidiennes, qui met l'économie au second plan et qui a pour effet de nous faire récupérer la gratuité par un autre biais, là où nous ne voyions tout d'abord que nécessité.

Voilà pourquoi je disais que cette gratuité est une gratuité paradoxale : c'est une gratuité qui est très enserrée, très tissée de contraintes et de nécessités, qui ne l'entraînent pourtant pas, mais qui sont plutôt un tremplin pour elle.

Et je vais aller jusqu'à dire que cela est vrai, même dans la prière. Quoi de plus gratuit que tout ce temps, ces plusieurs heures quotidiennes données à Dieu dans... l'œu-

vre de Dieu, l'office divin ? Quoi de plus gratuit que ces six fois par jour où l'on se rassemble au chœur pour la louange du Seigneur, simplement pour Lui-même et parce que c'est Lui ? Quoi de plus gratuit encore que la prière personnelle, dans le secret du cœur, dans l'intimité et le face à face avec Dieu ? Et pourtant nous avons là des devoirs et un service d'Eglise à remplir, qui ne sont ni facultatifs, ni accessoires : nous avons un devoir d'intercession pour les hommes, pour le monde, et bien des sollicitations nous sont faites en ce sens, bien des intentions nous sont confiées ; nous avons un devoir du témoignage, témoignage individuel et collectif, principalement dans la liturgie : témoignage de foi, de charité, d'une vie d'intimité avec Dieu ; nous avons un service liturgique à assurer pour des tas de gens qui sont demandeurs, qui en ont besoin, et qui, pour une part d'entre eux, ne trouvent pas ailleurs ce qu'ils désirent.

C'est d'ailleurs la seule chose que nous demandent spécifiquement nos évêques dans leur "lettre aux catholiques de France" :

« Bien des monastères et des communautés de vie religieuse, contemplative et apostolique, jouent un rôle décisif, non seulement par le témoignage de leurs membres, mais aussi par l'accueil qu'ils réservent, et d'abord dans leur liturgie, à beaucoup de chercheurs de Dieu. Des personnes, dont les itinéraires religieux sont parfois mouvementés, trouvent ainsi la possibilité de se laisser éclairer, voire évangéliser, en acceptant de conformer leur expérience à la tradition vivante de la prière de l'Eglise. » (Lettre éd. Cerf p. 94-95) Il faut peut-être nuancer un peu : nous n'attirons évidemment pas que des gens "du seuil" ou de l'errance spirituelle ; nos assemblées liturgiques sont encore majoritairement composées de gens parfaitement ou assez bien intégrés. Mais au regard de la tendance actuelle, nos évêques ne se trompent certainement pas dans leur analyse. Nous aurons là sans doute un rôle grandissant à jouer.

Le Concile Vatican II, dans l'unique et court paragraphe qu'il consacre spécifiquement à la vie monastique déclare : « Le

principal office des moines est l'humble et noble service de la divine Majesté dans l'enceinte du monastère, soit qu'ils se consacrent entièrement dans une vie cachée au culte divin, soit que, légitimement, ils prennent en charge quelque œuvre d'apostolat ou de charité chrétienne. » (Perfectae Caritatis 9) Les Pères conciliaires ont juxtaposé, comme s'excluant, deux aspects de ce service. Ils ne semblent pas avoir perçu que l'office divin n'était pas spécialement destiné à être caché, ni que l'œuvre d'apostolat et l'œuvre de charité spécifiques aux moines devaient précisément être le service à la fois du divin et de l'humain dans l'office liturgique, auquel ils sont entièrement ordonnés. Pourtant, c'est ce Concile qui va, à juste titre, amener l'ouverture plus grande de la liturgie monastique à tous, que nous connaissons aujourd'hui.

### La gratuité : un travail onéreux

Gratuité paradoxale donc, jusqu'au cœur même de la prière ! Et l'on est alors



tenté de se poser cette question : où se situe donc la gratuité dans cette vie monastique qui se définit comme gratuité et qui ne semble faite que de nécessités ? Question à laquelle on ne peut formuler qu'une réponse double.

Premier versant de la réponse : "La gratuité est à l'intérieur." C'est en effet en soi qu'il faut construire cette attitude d'écoute et de réceptivité qui permet, qui est à la source de la véritable gratuité spirituelle. Je fais l'expérience que cette gratuité se reçoit et se nourrit de "la lecture des choses divines", ce que nous appelons la *lectio divina*, lieu où la méditation de l'Écriture se transforme par rumination en réception de la Parole de Dieu. Je fais de même l'expérience que cette gratuité se reçoit et se nourrit de la liturgie, lieu également d'écoute de la Parole, massivement dans les psaumes qui sont l'ossature de l'office, mais aussi dans la lecture d'Écriture ; lieu encore de réception du Pain de Vie gratuitement livré. Deux lieux en fin de compte de réception du don gratuit de Dieu.

Deuxième versant de la réponse : la gratuité est un travail onéreux. D'une part c'est un combat quotidien, d'autre part c'est une valeur complexe, qui demande discernement, qui n'est pas aussi évidente dans la pratique qu'on peut se l'imaginer. Bien des aspects de notre vie l'attestent.

Prenons simplement l'exemple de la vie fraternelle en communauté. Cela pose au fond la question : Qu'est-ce qu'aimer ? Or, quand on lit l'Évangile, on s'aperçoit que Jésus situe la réponse à cette question entre deux pôles : d'une part «  *aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent* » (Lc 6,27) et d'autre part «  *ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le de même pour eux* » (Lc 6,31). A priori, on serait tenté de dire que le premier pôle représente la plus grande gratuité... mais qu'elle ne concerne pas les communautés monastiques ; et qu'à l'inverse le second représente le sommet de l'action intéressée, auquel on n'a pas non plus envie d'être associé !

Acceptons pourtant le réalisme évangélique : "Aimez vos ennemis", et non pas "n'ayez pas d'ennemis" ; prenez conscience des attentes et des désirs des autres à partir de vos propres attentes. Au monastère, nous n'avons pas d'ennemis ? Voire ! L'autre est toujours, de quelque façon, un ennemi, d'une part parce qu'il m'énerve par ses défauts, par ses attitudes, par quelque aspect de sa personnalité ; d'autre part parce qu'il me limite, il me fixe des frontières et il est armé pour les défendre : si je vais trop loin, il le ressent comme une agression, alors il m'attaque (c'est la définition de l'ennemi). C'est réciproque : je suis aussi l'ennemi de l'autre ; je tiens à ma peau et à mon territoire. Mais je dois l'aimer comme ça, et j'espère aussi être aimé comme ça. Malgré tout, j'attends quand même la réciprocité ; ce n'est pas si gratuit. D'ailleurs, où est la plus grande gratuité : dans le fait d'aimer mes frères malgré ce qu'ils sont, ou dans le fait de les aimer pour eux et avec eux ? Aimer les autres malgré eux, c'est un peu héroïque, alors ça nous valorise à nos propres yeux, mais c'est

tout de même à peu de frais. C'est donc ambigu.

Aimer les frères avec eux, dans la réciprocité, cela semble moins glorieux, mais n'est-ce pas au fond la véritable gratuité, et n'est-ce pas le plus difficile en réalité ? Nous entraider au quotidien, nous aider mutuellement à vivre. Ne serait-ce que d'être polis entre nous, de nous saluer le matin, de nous sourire, d'avoir un minimum de gentillesse les uns pour les autres. C'est cette attention mutuelle, cette sollicitude fraternelle qui fait toujours le plus défaut. Cette attitude ne sera jamais superflue : plus elle sera développée, plus il nous sera facile de passer au-dessus de ce qui nous bloque chez les autres. N'est-ce pas d'ailleurs cela le "bon zèle" que Benoît recommande à ses moines : « *Ils s'honoreront mutuellement avec prévenance ; ils supporteront avec une très grande patience les infirmités d'autrui, tant physiques que morales ; ils s'obéiront à l'envi ; nul ne recherchera ce qu'il juge utile pour soi, mais bien plutôt ce qui l'est pour autrui ; ils*

*s'accorderont une chaste charité fraternelle.* » (Règle 72, 4-8)

## Ouverture

Le Dictionnaire de la Spiritualité est un monumental ouvrage, dont la publication a demandé plusieurs dizaines d'années et vient tout récemment de se terminer. Le fascicule de la lettre G a été publié en... 1967 ! Or, à l'époque déjà on a cru bon d'y insérer une entrée "Gratuité", qui occupe tout de même sept pages (beaucoup moins pourtant que le mot "Grâce"). Cet article, signé Paul Agaesse, s.j., se résume ainsi : « *On entend par gratuité la disposition généreuse de celui qui donne par pure bienveillance, sans qu'aucune nécessité l'y contraigne, sans qu'aucune obligation l'y incite, sans que s'impose à lui aucune exigence de la part de celui qui reçoit. Ainsi définie, la gratuité parfaite est le privilège de Dieu, puisque Dieu seul est amour absolu et originaire. Cependant, analogiquement et par participation, elle est aussi le*

*fait de l'homme, dans la mesure où, se laissant saisir par l'amour de Dieu, il devient capable de lui rendre amour pour amour et d'aimer ses frères de façon désintéressée.* »

Plus près de nous, en 1995, Joseph Moingt, s.j. lui aussi, publiait dans *Recherches de Sciences Religieuses* un article intitulé "Gratuité de Dieu", reproduisant en fait une conférence donnée en octobre 1993 à la session de rentrée du Centre Sèvres, qui avait pour thème l'Athéisme. L'argument de cette contribution est le suivant : "A notre époque de culture sans Dieu, la foi en Dieu relève d'un assentiment gratuit (non nécessaire) qui postule la gratuité (et non la puissance ni la justice) comme premier attribut de Dieu. Tel est l'enseignement que délivre – aujourd'hui – la Croix de Jésus."

Le premier écrit, dans sa forme, témoigne sans doute d'une époque où de nombreux chrétiens, des secteurs entiers de l'Eglise pouvaient avoir l'illusion de se croire encore en chrétienté. Mais dans son fond, sa problématique est de tous les

temps, puisqu'il s'agit de la gratuité de la réponse d'amour à l'amour gratuit de Dieu. Le second, une génération plus tard, est probablement plus typique de "la modernité dans laquelle nous avons tous baigné", mais sa problématique n'est sûrement pas dépassée, puisqu'il y va de la gratuité de la réponse de foi à un Dieu gratuit et non nécessaire. Cet enjeu est incontournable, et il le demeurera, même si on peut prévoir que les conditions et les formes de cette réponse de foi évolueront à l'avenir.

Ceci dit, je me demande si la gratuité qui est à l'ordre du jour pour aujourd'hui et les temps qui viennent, ne serait pas plutôt la gratuité de l'espérance. La vie monastique s'inscrit fondamentalement dans cette gratuité de l'espérance. Elle est l'horizon d'hommes et de femmes qui ont placé toute leur existence sous le signe de l'attente patiente et espérante. Il ne s'agit pas seulement de l'espérance eschatologique de la rencontre de Dieu sur l'autre rive de l'existence. Ou plutôt, cette espérance se monnaie dans l'attente "eschatologique" de la

survenue de Dieu dans le quotidien. Celle de quelqu'un qui, non seulement reçoit chaque jour nouveau qui lui est donné comme une grâce, comme un don gratuit, mais encore comme une chance. Qui espère chaque matin qu'aujourd'hui, il aura la gratuité de ne pas se trouver trop loin du passage de Dieu dans sa vie, et qu'il saisira ainsi – au moins un peu – la chance de se laisser convertir et réconcilier par Lui. Qui espère qu'aujourd'hui, il aura la gratuité de ne pas passer trop loin du chemin de ses frères, et qu'il saisira – au moins un peu – la chance de se laisser convertir par eux et réconcilier avec eux.

La conclusion arrive d'elle-même. Je suis sûr que St Benoît aurait aimé notre époque, car la sienne fut un temps de rupture analogue. Je suis également persuadé que son souci aurait été d'y être un serviteur de la réconciliation. Et je crois que c'est ce que nous devons tous devenir. Dans notre monde éclaté, fracturé, de compétition sauvage, somme toute pas plus violent qu'aux

époques précédentes, mais peut-être plus haineux, les hommes ne sont pas en paix entre eux parce qu'ils ne sont pas non plus en paix avec eux-mêmes (sans parler de l'être avec Dieu). Cette réconciliation nécessaire est à mon avis une des tâches primordiales des chrétiens aujourd'hui.

Baptisés, nous avons tous à être des ministres de la réconciliation, des gens qui travaillent à recoller des morceaux cassés, chacun à sa manière, selon ses charismes et sa vocation. Là-dedans, la gratuité a un rôle fondamental à jouer. Tant pis si ça ressemble à du bricolage d'amateur !

# Une libre confiance en Dieu...

**Jean-Marie PLOUX**  
prêtre de la Mission de France

*L'étude de Jean-Marie nous aide à situer cette recherche sur la gratuité à travers les âges dont nous sommes héritiers, à travers aussi les étapes de nos vies personnelles.*

## A l'âge de la Tradition

### L'évidence de Dieu...

Une société traditionnelle comme celle de la Bible – mais il y en a bien d'autres figures – a Dieu pour fondement ultime de son ordre social et de sa culture. Ainsi, dans le Psaume 104

(103), Dieu est au commencement, il est Origine et Source de tout. Il est En-Haut et tout dépend de lui : le pouvoir des hommes et la vie de chacun : « *Tous comptent sur toi pour leur donner en temps voulu leur nourriture : tu donnes, ils ramassent ; tu ouvres ta main, ils se rassassent. Tu caches ta face, ils sont épouvantés ; tu leur reprends le souffle, ils expirent et retour-*

nent à leur poussière. » (Ps 104, 27-29) Comme le dit le psalmiste : « *Mes heures sont dans ta main* » (Ps 31 (30), 16), car celui qui « *tient dans sa main les gouffres de la terre* » (Ps 95 (94), 4), qui « *ouvre la main pour rassasier tous les vivants qu'il aime* » (Ps 145 (144), 16) est aussi celui qui assure les pas de l'homme de sorte que « *s'il trébuche il ne tombe pas, car le Seigneur le tient par la main* » (Ps 37,(36), 24). Celui qui agit dans l'histoire et, « *Berger irréprochable, guida son peuple d'une main avisée* » (Ps 78 (77),72), est aussi Celui dont les mains ont fait l'homme et l'ont affermi et à qui ce dernier avoue : « *Dans ta main, je remets mon souffle* » (Ps 31 (30), 6).

Comme le dira Paul à Athènes, en reprenant des termes de la pensée grecque : « *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* » (Ac 17, 28).

Parler d'évidence ou de non-évidence de Dieu dans ce monde-là n'a aucun sens. « *Que tes œuvres sont grandes et insondables tes desseins. L'homme stupide n'y connaît rien, l'esprit borné n'y comprend rien.* » (Ps 92 (91), 6-7). L'homme douterait plus facilement du monde ou de lui-même que de l'existence de

Dieu qui est au fondement de tout. Il est moins sûr de l'évidente réalité de ce monde qu'il voit, que du Réel qui est Dieu qu'il ne voit pas. Dans la tradition musulmane, aussi, *Al 'Haqq* – le Réel = le Vrai – est un nom de Dieu.

### Sauf pour les fous !

Ceux qui pensent qu'« *il n'y a pas de Dieu* » sont des fous. (Cf. Ps 14, 1 = 53 (52), 2). Et encore, comme le dit la note d) de la TOB, le sens de cette assertion est donné par la paraphrase araméenne : "Il n'y a pas de pouvoir de Dieu sur la terre." Mais qui pourrait douter qu'il y ait un Dieu ? L'impie « *qui ne cherche plus* », et pense que « *Dieu oublie, que sa face est cachée et qu'il ne voit jamais rien* » (Ps 10 (9 suite) 4, 11, 13) est un homme « *suffisant* » qui refuse cette dépendance fondatrice de toute son existence, si bien qu'« *il est comme la balle que disperse le vent, son chemin se perdra.* » (Ps 1, 4)

C'est donc à juste titre qu'accablé de maux Job répond à sa femme insensée qui le presse de maudire Dieu : « *Tu parles comme*

*une folle. Nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu. Et le malheur, pourquoi ne l'accepterions-nous pas aussi ?* » (Jb 2, 10)

S'il fallait tout résumer d'un mot : dans la société traditionnelle, Dieu est comme l'air que l'on respire, il relève du besoin. C'est le Dieu de la providence qui voit tout d'avance et pourvoit à tout. La question n'est donc pas celle de l'existence de Dieu mais celle du rapport en vérité de l'homme à Dieu, celle de la fidélité. Car, que Dieu soit de l'ordre du besoin, ne fait pas que l'homme soit dispensé de la foi : sa tentation première est celle de l'idolâtrie qui réduit Dieu à la satisfaction de ses besoins.

### Aux temps de la Modernité

Or la Modernité est née en Europe sur une fracture qui, peu à peu, est devenue rupture et cassure. Comme s'il avait voulu se venger de la révolution copernicienne qui décentrait l'univers au profit du soleil et au détriment de la terre, l'homme s'est mis au centre de tout. Au

terme d'un processus long et complexe, le monde, de vertical qu'il était, est devenu horizontal. Alors qu'il tenait sa valeur de l'exemplarité du passé, il s'est projeté dans l'avenir des utopies de la connaissance et de la politique. Tout l'homme s'est tourné vers l'en-avant d'un futur annoncé par une histoire qui prenait le relais conscient de l'évolution de la matière et de la vie.

P. Teilhard de Chardin sera, au <sup>xx</sup>e siècle, le chantre lyrique de cette nouvelle vision de l'univers que G. F. Hegel exposa, un siècle avant, d'une manière beaucoup plus austère...

Dans ce contexte nouveau, l'Eglise, dont la mission était de gérer le rapport de la société et de tout homme à leur fondement religieux, chrétien, s'est trouvée devant la tâche d'inventer une religion chrétienne qui fasse droit à la conscience que l'homme moderne avait de son identité. Celle-ci se déclinait en termes de raison, de liberté et de volonté. On passait d'un monde à contempler à un monde à transformer. Peu à peu, la règle qui régissait le monde traditionnel fut remplacée par le "*niveau de la raison*" (Descartes). Ce fut la sécularisation. L'art qui était au service de la foi, s'émancipa.



D'anonyme il devint œuvre signée, mise sur le marché. Puis ce furent la science, le droit, le champ social et politique et, de proche en proche, toutes les composantes de l'univers humain et de la culture qui furent soustraites à la règle religieuse. Dieu n'expliquait plus rien. Vint un jour où la morale elle-même – sous le nom d'éthique – fut l'objet d'une recherche consensuelle où la référence religieuse ne figura plus que comme une référence parmi d'autres. Vint un jour où l'humanitaire prit le relais de la "charité". Dieu ne garantissait plus rien. Il ne se justifiait d'aucune immédiateté qui soit de l'ordre du besoin. Comme le soulignait déjà D. Bonhoeffer reprenant un adage ancien, toute la réalité humaine devint soumise à l'homme *etsi deus non daretur* : Comme si Dieu n'était pas donné. Donné comme explicateur du monde, législateur de la société, Providence.

Pendant plus de quatre siècles, l'Eglise à la fois réagit et s'opposa, à la fois composa et s'appropriâ – ou peut-être reconnut – les valeurs de ce monde moderne qu'elle avait contribué à engendrer et qui, en ses débuts humanistes, se réclamait de l'Évangile autant que de la philo-

sophie antique. Mais ce n'est qu'au concile de Vatican II, en 1965, qu'elle reconnut la liberté de conscience qui est l'une des valeurs cardinales de la Modernité et dont Pie IX, après Grégoire XVI, stigmatisait encore la revendication comme un "délire". (Encyclique *Quanta cura* de 1864)

### La nécessité de Dieu

Ainsi le monde, peu à peu, avait basculé sur son axe et cet axe passait par l'homme. Dieu n'était plus de l'ordre du besoin. Son existence fut mise en question : l'Eglise entreprit de prouver sa nécessité.

### ■ Raison et foi

Puisque Dieu et la foi allaient de moins en moins de soi, quand ils n'étaient pas considérés comme un obstacle au projet de l'homme sur lui-même, il fallait en fonder la nécessité. Mais la fracture du monde divin et du monde humain, tels qu'ils étaient vécus et pensés dans l'univers de la Tradition, imposa en quelque

sorte sa fracture à l'argumentation même. Que faire en effet ? Pour fonder l'existence de Dieu, pouvait-on recourir à une Ecriture que la Tradition tenait pour la Parole de Dieu, alors que, justement, l'existence de Dieu était en question et que c'est elle qu'il fallait fonder ? Ou bien fallait-il se tenir sur le registre commun de la raison au risque d'amener encore de l'eau au moulin du déisme qui prenait ses distances avec le Dieu biblique ?

Pendant tous les siècles de la Modernité, l'Eglise resta affrontée au dilemme. Le lieu n'est pas ici d'approfondir la question et ses développements au cours du temps. Il m'importe seulement de souligner que toute l'entreprise de démonstration de l'existence de Dieu, de recherches de "preuves" pour la foi, situait Dieu sur le registre de la nécessité. D'une manière ou de l'autre, il convenait de montrer à l'homme que Dieu et la connaissance de Dieu lui étaient nécessaires pour être homme. Dans la logique implicite de cette position, l'homme sans Dieu n'est pas un homme dans toute l'acception du terme. Et nous savons quel chemin il a fallu faire pour considérer que les athées étaient des hommes respectables et passer, comme on l'a

dit dans une formule célèbre : "de l'anathème au dialogue".

### ■ Péché et Salut

Conjointement à ce mouvement de démonstration de l'existence de Dieu, il était nécessaire de refonder l'identité chrétienne d'un homme qui devenait sujet. Dans l'univers de la Tradition, en effet, l'homme tenait son existence personnelle de sa participation reconnue à la communauté humaine et ecclésiale qui l'engendrait. Dans l'univers de la Modernité, l'homme s'éprouve d'abord comme un sujet libre. C'est du sein de son autonomie et par elle qu'il entend concourir à l'édification de la communauté humaine.

Le mouvement des Réformes, s'appuyant sur une lecture de Saint Augustin, réactiva en quelque sorte la théologie du péché originel et de la Rédemption qui devinrent le centre du mystère chrétien. Pourquoi cela ? Pour deux raisons essentiellement.

- En faisant de l'homme un pécheur, on lui reconnaissait, si je puis dire, le privilège de la désobéissance à Dieu. Du même coup, en re-

connaissant sa responsabilité, on honorait sa revendication d'être doué de raison, de volonté et, surtout, de liberté. Certes, c'était au prix de sa culpabilité – on le paiera cher, cf. Freud – mais c'était un langage accessible à l'homme moderne.

- En même temps, faisant de lui un être pardonné par le rachat opéré par le sacrifice du Christ, on établissait cet homme dans une relation personnelle de reconnaissance au Sauveur, qui fondait toute une spiritualité : oraison, culte eucharistique, Sacré Cœur de Jésus...

On sait à quels développements psychologisants et parfois morbides ont donné le jour telle ou telle formulation 'modernes' du mystère de la Rédemption. Les effets néfastes n'en furent pas minces. Mais le système même – si on peut parler ainsi – eut deux inconvénients majeurs.

- Le premier est d'avoir assuré l'existence de Dieu comme planche de salut d'un homme naufragé. Certes, j'y reviendrai, la Modernité s'illusionnait sans doute grandement dans son "optimisme" sur le monde et sur l'homme. Mais la représentation d'un Dieu qui ne trouvait à se justifier que de la faiblesse et des défaillances

de l'homme, contribua à renforcer la distance des hommes qui ne voyaient en lui qu'un obstacle à leur désir de vivre en étant les auteurs de leur destin. Et puis cela s'ajoutait au mouvement général de sécularisation par lequel Dieu se retirait progressivement des terrains que l'homme occupait.

- Le second est d'avoir fait du Salut acquis en Jésus-Christ – dans les formes dans lesquelles il était proposé – un passage obligé pour tout homme, qui se concrétisa dans une interprétation de la formule "Hors de l'Eglise point de salut", qui rendait impossible la considération des autres sinon sous le régime de l'inclusion ou de l'exclusion. C'était légitimer la mission, mais dans une position de supériorité qui s'arrangea trop bien des services d'un mouvement de colonisation qui, la plupart du temps, se traduisit par l'exploitation des hommes et le mépris de leur culture.

### ■ Evolution et Histoire L'Assomption du négatif

Cependant, le thème de la Rédemption ne fut pas seulement développé à l'endroit des su-

jets, des personnes. Lorsque le thème de l'Histoire et du Progrès devinrent dominants dans la Modernité – essentiellement à partir du XIX<sup>e</sup> siècle – on développa aussi une vision du Royaume dont la construction assumait en quelque sorte le mouvement de l'histoire, soit qu'il en fut, selon la vision Augustinienne, comme la signification secrète, soit que cette histoire même en fut le soubassement, voire même, pour certains, la réalité visible. D'une certaine manière, l'œuvre libératrice de l'homme prenait le relais de l'action de Dieu dans l'Histoire dont le type était la libération de l'Exode qui sera, plus tard, mais dans un contexte similaire, l'une des références majeures des "théologies de la libération". Travailler au développement de la terre, à la révolution de la société, à la libération des hommes ou de l'Homme, c'était alors "construire le Royaume", Royaume de l'"homme debout". Dans cette conception des choses, tout le négatif de l'histoire était assumé, transformé, selon une vision de la Croix qui dévoilait sa véritable signification dans la Résurrection. On voit bien en quel sens les vœux de l'homme moderne étaient exaucés. Cela permit, en particulier, action commune et dialogue avec

des compagnons marxistes dont l'espérance séculière d'un monde meilleur se fondait aussi sur le sens de l'Histoire. Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur tout cela, mais là n'est pas mon propos. Je voulais indiquer simplement sur quelle base on pouvait dire que, dans le cadre de la Modernité, Dieu relevait de la nécessité. Le Dieu Providence s'était mué en Dieu de la Promesse qui s'en remet à l'Histoire pour la réalisation de son "plan de salut sur le monde".

### La Relativité

Or nous changeons d'âge de l'humanité. Depuis la deuxième guerre mondiale et le tournant des années soixante, nous sommes entrés dans l'ère que je propose d'appeler de la Relativité. Beaucoup parlent, à ce sujet, de post-modernité, ou de société post-industrielle, voire post-chrétienne. Indicateur réel de la conscience d'un changement profond, ce vocabulaire commode me paraît faux et pernicieux dans la mesure où il laisse entendre que les termes en

question recouvriraient des réalités qui auraient disparu. Mais les rapports entre l'âge naissant de la Relativité et celui de la Modernité sont tout sauf ceux d'une pure substitution de l'un à l'autre. C'est autrement plus complexe...

Mais par quoi se caractérise cet âge nouveau de la Relativité ?

Contentons-nous d'évoquer ici quelques notes indispensables à la compréhension de la nouvelle problématique de la question de Dieu. Je me limiterai à en évoquer trois.

### **La conscience de l'homme face à ses pouvoirs**

Avec le nucléaire, les développements inouïs de l'informatique, l'invention du génie génétique, l'homme se trouve doté de pouvoirs sur son environnement, sur lui-même et son destin, qui sont sans proportion avec ce que la Modernité avait engendré. Ce n'est plus de différence quantitative dont il s'agit mais d'une différence qualitative du même ordre que celle

qui intervint entre Tradition et Modernité. Cependant, lors de ce passage, l'homme bénéficiait encore des repères moraux que la religion avait soutenus à l'âge précédent et qui subsistaient plus ou moins indépendamment d'elle, même lorsqu'une morale laïque en prit le relais. Aujourd'hui, nous nous trouvons devant des problèmes inédits et notre société est tenue de proposer à tous les repères d'une éthique qui permette de faire face, ensemble, à ces pouvoirs nouveaux dans la préoccupation de respecter l'homme et son avenir, comme son environnement. En témoignent, à l'heure où j'écris, les réactions suscitées par la production de la brebis Dolly, obtenue par clonage par des chercheurs écossais. Beaucoup sont étreints par l'inquiétude devant la disproportion entre les connaissances et les pouvoirs de l'homme et, d'une part, les repères éthiques de son agir, d'autre part, les moyens d'action conformes à sa conscience et à son information.

La question de la morale ou des fondements de l'éthique se pose dans de nombreux domaines et il n'y a pas ou plus d'Instance qui soit reconnue par tous comme édictant le vrai pour tous. Nous cherchons ensemble la voie

juste, renonçant peut-être à une Vérité qui serait telle indépendamment des déterminations et des contraintes des temps nouveaux car elle serait valable de toute éternité. Cela ne signifie pas que cette justesse et cette justice soient assimilables au vote de majorités plus ou moins circonstanciées. Cela suppose que les hommes prennent en compte leurs différences et cherchent ensemble à discerner ce qui est le plus conforme à la réalité et à l'espérance humaine. De ce point de vue, le travail du Comité Consultatif National d'Ethique paraît significatif et exemplaire. Il ne s'ensuit pas que la Voie chrétienne n'ait plus rien à indiquer ni que la Voie chrétienne doive se taire. Mais sa parole ne sera entendue que sur le registre d'un témoignage engagé et d'un service gratuit de la commune recherche humaine.

### **La pluralité et la reconnaissance de l'autre en son altérité**

Il n'échappe à personne sans doute que les questions que l'on vient de soulever ne sont pas indépendantes du fait que nous vivons dans des

sociétés plurielles. Ceci n'est pas nouveau, encore que notre pays ait rarement connu la présence simultanée de communautés culturelles et religieuses ou spirituelles aussi diversifiées. Ce qui est nouveau par contre, c'est la distance que, peu à peu, nous prenons avec le comportement prépondérant d'une Modernité qui n'a su faire autre chose que dominer ou éliminer l'"autre". Le thème de l'"autre", de l'altérité, est devenu l'un des thèmes majeurs de notre vie et de notre pensée. Le respect de l'autre est devenu l'enjeu d'un débat de société et de politique tout à fait décisif pour l'avenir de tous. La question des immigrés suffit à l'illustrer. Mais aussi celle des débats sur la sexualité.

La pluralité est un donné. En France, la laïcité, qui s'est historiquement justifiée par la nécessité de faire pièce aux rivalités et aux guerres religieuses comme au cléricisme et à la main-mise de l'Eglise sur des institutions relevant désormais de la responsabilité d'un Etat démocratique, se trouve devant la tâche d'avoir à gérer cette pluralité. Elle hésite. Certains voudraient reconduire la neutralité distanciée d'antan, d'autres prônent une intégration des

communautés ou des individus, d'autres parlent d'assimilation, certains préconisent une conjugaison active des différences dont les maîtres-mots seraient le dialogue et le débat. Laissons le chantier ouvert...

Ce qui est clair en tout cas, c'est que cela pose à la foi chrétienne des questions que le contexte rend nouvelles. C'est tout l'enjeu de cette attitude – nouvelle dans notre histoire – du dialogue interreligieux et, plus profondément, "spirituel" dans lequel l'Église s'est engagée et dont la Rencontre d'Assise a marqué l'irréversibilité. Comment, dans la ligne d'*Eccelesiam suam* de Paul VI, de Vatican II (*Nostra aetate* et *Dignitatis humanae*), de l'encyclique de Jean-Paul II : *Rédemptoris missio*, tenir le respect de l'autre et la reconnaissance de la vérité dont il est le serviteur dans sa propre tradition, sans pour autant tomber dans le relativisme qui ne prend position sur rien parce qu'il prend son parti de tout ? Comment être fidèle dans la foi chrétienne reçue des Apôtres et ne pas en faire l'Absolu dogmatique qui ignore les autres et les exclut, à moins qu'ils ne renoncent à leur identité et à la part irréductible de Vérité dont ils sont les témoins ?

## Le Mal et le Malheur

La lecture critique du parcours de la Modernité sera le troisième et dernier point dont je ferai état. Cette lecture critique s'est engagée à tous les plans bien qu'elle n'ait pas encore développé tous ses effets. Elle se déploie dans le domaine de l'art avec la réhabilitation progressive du patrimoine de l'humanité. Nous sommes peu à peu délivrés du "tout contemporain" et de la canonisation a priori de l'informe et de l'insignifiant pourvu qu'ils soient objets de commerce et de spéculation et aussi "à l'avant-garde". De quoi ? nul ne le sait. Pour prendre un seul exemple : celui de la musique, avec quel soulagement on voit l'issue heureuse des combats pour la reconnaissance de la musique des autres : indienne, hindoue, chinoise, africaine, des formes multiples de la polyphonie ancienne, de la musique baroque, etc. Ici aussi la pluralité devient une réalité. Cette critique est beaucoup plus développée dans le domaine de la raison scientifique et technique ou dans le domaine écologique. Elle chemine inégalement dans d'autres domaines : économique et politique par exemple. (Cf. la "pensée unique" !)



Mais je voudrais attirer l'attention sur un seul point : la lecture critique de l'histoire de la Modernité et des conceptions qu'elle a développées de l'Histoire. Pour ce faire, il faut évoquer ce que j'appelle le point aveugle de la conscience européenne sous le vocable, terriblement réel et malheureusement symbolique, d'Auschwitz. Il n'y a eu que vingt ans – peut-on le croire aujourd'hui ? – entre la fin de la première guerre mondiale et le début de la seconde. Juste le temps pour nous d'exalter les "Anciens combattants" et d'oublier leur martyre et leur espoir insensé que ce soit la dernière des guerres. Juste le temps de renoncer à l'utopie des fraternités internationales. Vint donc la deuxième guerre mondiale. Soixante ans après, les livres, les films, les journaux, les débats à la radio ou la télévision exhument peu à peu ce que nous n'avons pas voulu ou pas pu regarder en face : l'extermination programmée, systématique, industrielle, des Juifs pour la seule raison qu'ils étaient "juifs". Avec eux d'autres "minorités" dont le seul tort était d'être différentes de la norme décrétée telle. Action horrible qui s'est perpétrée au sein d'une nation de vieille souche chrétienne, patrie des philosophes les

plus grands et de surcroît penseurs de la Modernité, avec la complicité de la majorité silencieuse ou active d'un peuple tout entier et, trop souvent, avec le soutien de quelques autres qui, bien qu'eux-mêmes victimes du nazisme, furent divisés sur la conduite à tenir en face de l'inadmissible. L'Eglise, au Vatican ou sur place, n'étant pas parmi les moins muettes. Il aura fallu cinquante ans, l'outrecuidance des révisionnistes et des négationnistes, les remontées du racisme, le désir de faire une Europe qui ne peut se fonder sur un oubli négateur de la réalité, pour qu'enfin commence à venir à la conscience de notre Modernité ce qu'elle a perpétré en son sein. Quand je reviens sur mon propre passé, je suis confondu de penser que j'ai pu faire des études d'histoire, de philosophie, de théologie, dans des établissements publics ou catholiques, sans que "cela" ait été au centre de notre méditation sur l'homme et sur Dieu. Quel scandale. On nous parlait du péché originel d'Adam et Eve... quelle dérision !

Or cette abomination qui s'étala sur dix ans de l'histoire de la Modernité, si singulière et paroxystique qu'elle soit, nous oblige aussi à jeter un regard froid et dénué de complaisance



sur l'histoire même de notre Modernité et sur le prix humain qu'elle a coûté. Sous le régime du capitalisme d'abord – et ce n'est pas fini, c'est pourquoi il est stupide de parler de post-modernité –, sous celui des régimes "communistes" ensuite, nous avons eu les formes anciennes ou modernes du servage voire de l'esclavage (industriel ou colonial), les guerres civiles et révolutionnaires, les guerres coloniales ou impérialistes, la bombe atomique, les persécutions politiques et religieuses, les camps de déportation, goulag, laogai et j'en passe. Cette réalité-là il faut enfin la regarder en face, moins pour en prendre la mesure – est-ce possible d'ailleurs ? – que pour ausculter le vertige vers le mal, la destruction d'autrui ou l'autodestruction qui hantent l'esprit de l'homme. Cet homme à qui la science et la technique donnent désormais le pouvoir de réaliser ses fantasmes de mort. L'Histoire que nous avons longtemps considérée comme l'épanouissement de l'Evolution de la matière et des espèces vivantes sous la houlette de la conscience humaine, s'avère grevée d'incertitude, minée par le désordre et le chaos, au point que le Mal dont les hommes ont été les acteurs finit par ressembler au Malheur

dont ces mêmes hommes sont accablés lorsqu'ils sont victimes de la nature immaîtrisée et imprévisible. Retour sur la finitude humaine, sur sa contingence radicale, sur la fragilité du destin remis aujourd'hui, plus qu'hier et avec d'autres enjeux, entre ses mains. Mise au jour, ou plutôt exhumation de ce que la religion exprimait en ses mythes de chute, de péché ou de faute. L'homme est un être instable, oscillant entre le sublime et l'abominable, l'amour poussé jusqu'au sacrifice de soi et la haine poussée jusqu'à la torture et à l'extermination, la beauté et la cruauté, la vérité et le mensonge.

Mais aussi question sur l'"action de Dieu dans l'Histoire". Le cri des victimes de l'extermination et, peut-être plus fort encore, leur silence sont autant de paroles à Dieu et sur Dieu qui continuent aujourd'hui la Révélation de Job. L'imaginaire porteur de l'action de Dieu dans l'Histoire est irrémédiablement blessé par cette question : Comment Dieu a-t-il pu laisser faire cela ? Dieu malgré tout, car il s'est trouvé là-bas des hommes et des femmes pour continuer à l'invoquer en dépit de tout. Mais comment serait-ce encore le Dieu qui agissait "à main forte et à bras étendu" ? L'interrogation

inlassable, révoltée et religieuse ou plutôt mystique d'Elie Wiesel et d'autres avec lui, ne peut être passée sous silence. Bien plus, elle doit être au cœur de toute démarche de foi et y demeurer. Une théo-logie qui l'oublie n'est plus que verbiage.

### L'incertitude

Triple inquiétude engendrant une question du sens qui éclate de partout : dans les formes disciplinées de la philosophie et du débat, comme dans la violence et dans l'informe.

Or l'une des nouveautés de ce temps de la Relativité est que l'homme, devant cette inquiétude, semble choisir de vivre en incertitude. Partout l'athéisme combattant de la modernité laisse place à un agnosticisme ouvert. (Ce n'est pas indépendant non plus de l'heureuse conversion de l'Eglise au Concile Vatican II et après.) Ainsi la foi chrétienne se trouve devant un nouvel horizon : celui d'une vérité qui se cherche dans la pluralité, celui d'un témoignage signifiant dans le domaine éthique, celui d'une parole juste adressée à l'homme en proie au Mal

ou au Malheur alors qu'elle-même n'a pas su la proférer quand il manquait un Las Casas et un pape Paul III lors de l'extermination des Juifs.

### Une foi en incertitude

Il faut d'abord résister aux tentations du discours sur l'air du "*nous l'avions bien dit*", "*il suffit de revenir à*" qui font le procès de l'homme moderne au nom des valeurs de l'univers traditionnel. Il faut résister encore à toutes les manœuvres qui tentent d'insinuer une vérité à la faveur des défaillances de l'homme de la Modernité ou des abîmes dans lesquels il est tombé. Nous avons trop souffert de ce Dieu dont on tentait d'asseoir misérablement la Puissance en écrasant l'homme de notre commisération ou de notre mépris. Cela, nous devrions y parvenir.

Mais la tâche est plus difficile. Beaucoup, comme Malraux, s'accordent à penser qu'il n'y a pas de "sens" possible pour l'homme sans recours à une Transcendance. Toute la question est de savoir si cette Transcendance doit prendre les formes d'un Absolu et de quelle manière. Parce

qu'ils rejoignent tout à fait mes propres pensée je propose ici une citation des propos de Charles-Marie Guillet, théologien du diocèse du Mans, publiés dans *La Croix*, lors du transfert au Panthéon des cendres d'André Malraux.

« (...) Vouloir faire déboucher, facilement, la recherche de Malraux sur le Christianisme serait non seulement une inexactitude mais une indécence. La question du prophète serait utilisée pour tranquilliser à bon compte un christianisme sans courage : pour lui éviter de penser à ses limites constitutives et de prendre en compte vraiment la réalité des autres.

C'est ici que Malraux me questionne vraiment, et m'éclaire sans doute ! Ce monde précaire, aléatoire, dans lequel je suis (inutile de me le cacher), "n'exige pas l'absurde, mais un agnosticisme de l'esprit". Celui-ci n'est aucunement l'attitude "distinguée", fort répandue ces temps-ci, de qui ne cherche guère à troubler ses quiétudes d'aujourd'hui. Il est un agnosticisme tragique. Il bute en permanence sur l'insaisissable sens de la vie humaine sans cesser cependant d'être irrésistiblement attiré par lui.

"Les hommes, en effet, pense Malraux, ne sont les hommes qu'en liaison avec une transcendance." Si elle est révélée – c'est-à-dire si elle advient à l'homme comme une fin arrêtée, comme un au-delà achevé, enfermant dans un monde réglé et tout fait déjà quelque part ailleurs –, cette transcendance détruit ce qu'il y a de plus beau et de plus grand de l'humanité : la liberté et l'inquiétude, l'incertitude qui déloge de la paresseuse tranquillité... "Devant la transcendance absolue, qui ne peut être qu'absolument séparée, notre pensée a le devoir de s'arrêter." (...)» (*La Croix* du 23 nov. 1996, page III)

En 1969, Joseph Ratzinger écrivait ces mots annonciateurs de l'attitude spirituelle de beaucoup aujourd'hui : « *Le doute qui empêche le croyant comme l'incroyant de se claquemurer dans leur tour d'ivoire, pourrait devenir un lieu de communion. Loin de se replier sur eux-mêmes, ils y trouveront une occasion d'ouverture réciproque.* »<sup>1</sup>

D'autre part, à l'ère de la Relativité, l'homme devient de plus en plus conscient du

<sup>1</sup> J. Ratzinger, *Foi chrétienne, hier et aujourd'hui*. Mame, 1969, p. 12-13.

prix proprement dément qu'il a payé à l'Absolu : celui des Dogmes, des Vérités révélées, des Idéaux Purs, des Valeurs fondant les idéologies : la Liberté, la Science, l'Histoire, etc. Je comprends qu'en face de l'incertitude le mouvement soit de proposer une certitude, une réponse assurée qui délivre de la question. Et je m'explique que cela réponde à l'attente d'un certain nombre de jeunes troublés et désorientés en cette époque dont les "fractures" sont multiples et enchevêtrées. Je doute que nos contemporains qui ont passé l'épreuve de la Modernité l'acceptent, trop conscients qu'ils sont des impasses mortelles où nous ont conduit les références à l'Absolu.

En exergue à son livre : "*Dieu est-il fanatique ?*" (Arléa), Jean Daniel a écrit ces mots de Paul Ricœur que je fais miens également :

*« Si vraiment les religions doivent survivre, elles devront satisfaire à de nombreuses exigences. Il leur faudra en premier lieu renoncer à toute espèce de pouvoir autre que celui d'une parole désarmée ; elles devront en outre faire prévaloir la compassion sur la raideur doctrinale ; il faudra surtout – et c'est le plus*

*difficile – chercher au fond même de leurs enseignements ce surplus non-dit grâce à quoi chacune peut espérer rejoindre les autres, car ce n'est pas à l'occasion de superficielles manifestations, qui restent des compétitions, que les vrais rapprochements se font : c'est en profondeur seulement que les distances se raccourcissent. »*

Non, Dieu ne peut plus être de l'ordre du besoin. Et, franchement, je crois qu'il ne sera pas non plus de l'ordre de la nécessité. Il ne saurait être que de l'ordre de la liberté.

### L'éthique ne suffirait-elle pas ?

Mais avant d'évoquer à grands traits cette perspective il faut écarter encore ce que j'appellerais : "La tentation de Mat 25, 31-46." On connaît le texte : il met en scène le Christ du Jugement dernier qui reconnaît pour siens, indépendamment de leur identité et de leur pratique religieuse, toutes celles et ceux qui l'ont servi en nourrissant, vêtissant, accueillant, visitant, libérant ceux des hommes qui étaient affa-

més, nus, étrangers, malades ou emprisonnés. Dès lors pourquoi poser encore la question de Dieu, la question de la foi ou de la vérité religieuse ? L'essentiel de la foi ne s'exprime-t-il pas dans l'éthique ? Consacrons-nous à elle et laissons la foi en Dieu au domaine des préférences personnelles ou du hasard.

Cette noble indifférence est sans doute préférable à la persécution et à l'inquisition. Au reste, il est vrai qu'au regard de l'espérance chrétienne les critères exposés dans l'Évangile de Matthieu seront les seuls décisifs. Et chacun peut trembler en en mesurant l'exigence...

Mais je ne me résous pas à cette abstention. D'une part, cela ne me paraît nullement conforme au type d'humanité dans lequel j'essaie de me construire depuis bientôt soixante ans, non sans mal d'ailleurs, mais dans le propos délibéré de mettre Dieu au cœur de mon existence comme il a été au cœur de celle de Jésus, et même si je sais la distance immense qui m'en sépare. Et j'ai la faiblesse de croire que ce qui est pour moi essentiel, source de ma joie la plus profonde et aussi de mes questions ou de mes désarrois les plus grands, il n'est pas indifférent que cela soit ou non proposé aux

autres hommes. D'autre part, j'imagine mal que des chrétiens qui confessent la venue dans la chair du Verbe de Dieu et la destinée divine de chaque homme puissent se dispenser d'en faire l'annonce à tout homme, sauf à se renier complètement. Proposition dans un dialogue de confiance et de respect, dans le désir de recevoir et d'apprendre de l'autre la Vérité dont, par grâce, il est lui aussi porteur, mais proposition quand même.

Seulement cette proposition se fera en entière liberté. Pas seulement la gratuite liberté du témoignage, trop évidente sans doute, et que nous avons eu la chance d'éprouver en vivant le ministère reçu dans la quotidienneté de la vie de travail, des solidarités et des échanges avec celles et ceux qui ne partageaient pas notre foi...

### **Mais la libre reconnaissance de Dieu, Dieu livré à notre liberté**

Avec d'autres, je pourrais parler de "Dieu en gratuité" mais il est difficile d'isoler ce mot du contexte mercantile dans lequel nous

vivons.<sup>2</sup> Trop souvent, le gratuit est assimilé au superflu et au bradé, comme si Dieu nous était donné "par dessus le marché". En français, il n'y a qu'un autre mot qui vise la même réalité c'est celui de grâce et de gracieux. Mots dont je ne désespère pas qu'ils retrouvent un jour le poids et l'usage que leur ont conservés Péguy et Bernanos...

Ce que je voudrais évoquer relève, au plus profond, de cette démarche de liberté qui échappe au besoin et à la nécessité, effleure à peine la soif d'un désir et trouve sa réalité lorsqu'on consent à s'y livrer. Plus légère que la passion de la recherche, moins chargée d'ambiguïté peut-être que la compassion vraie ou le véritable amour de l'amitié, très proche sans doute de la quête incessante des formes par l'art avide de dire l'indicible, le libre amour de Dieu se propose à nous comme celui du flâneur croisant les pas du pèlerin en dérouté sur la route d'Emmaüs ou celui du Samaritain anonyme et discret quand nous sommes dans le fossé. Le paradoxe de la gratuité comme de la liberté

est qu'elles ne s'imposent pas mais que l'homme crève s'il en est privé. Attention : je ne reviens pas, là, à quelque nécessité de Dieu. Je dis simplement que la libre adhésion à Dieu peut être l'une des figures de cette essentielle gratuité dans la vie de l'homme. Et que ce n'est pas la moins belle, non parce qu'elle effacerait mais parce qu'elle n'efface rien de la condition tragique de l'homme.

Dieu, livré à la liberté de notre adhésion, n'est réponse à rien, n'est postulé par rien. Je veux dire qu'il n'arrive pas au bout de la recherche humaine, au bout de nos questions, encore moins comme fruit de notre raisonnement ou comme justification de quoi que ce soit et surtout pas de la souffrance. Dieu ne se légitime pas non plus en fondant une espérance. Il n'assure pas d'un "sens" de l'Histoire et il n'y intervient pas comme un acteur dans ce monde et de ce monde. Non, c'est l'accueil de Dieu, c'est l'amour de Dieu qui font naître au contraire les questions et qui révèlent l'impossibilité

---

<sup>2</sup> C'est sur une suggestion de Rémi Crespin que j'ai choisi de parler de Dieu en terme de liberté plutôt que de gratuité.

de croire en face du malheur, de l'injustice, de l'innocence piétinée, de la dignité bafouée. De Dieu en gratuité, on ne peut même pas dire qu'il se donne ou qu'il est don. Car le don fait, met toujours l'autre en demeure de l'accepter ou de le refuser. Et cette contrainte, si tenue soit-elle, n'est déjà plus la gratuité. Dieu est simplement offert.

Accueillir Dieu dans la confiance d'une liberté qui choisit de se donner, l'aimer gratuitement suscite plus de questions que cela n'en apaise... Il faut apprendre à vivre en portant ces questions qui, par bien des aspects, sont celles de nos frères qui cherchent un sens, avouent ne pas savoir mais avancent en ouverture et tendent une main fraternelle.

Dans la libre confiance de l'amour de Dieu, nous ne possédons rien et même de ce rien nous sommes dépossédés. Ici se dessine, aujourd'hui restituée dans sa vigueur, la fragile silhouette de Thérèse de l'Enfant Jésus dans l'aveu d'un amour dépouillé de tout.<sup>3</sup> Comment parler de cette présence d'un Dieu dont l'évi-

dente absence est condition de liberté ? Mais, en vérité, il n'y a pas d'absence de Dieu. Il y a notre incapacité à reconnaître sa présence dans l'absolu dépouillement de qui n'attend rien mais s'offre. Une présence ou une Parole de Dieu qui effaceraient son absence et son silence seraient la réduction de Dieu à ce que nous en exprimons et nourrirait la tentation toujours renaissante d'absolutiser ces expressions. Comment ne pas ressentir que ce que l'on appelle aujourd'hui le silence de Dieu ouvre l'espace d'une parole de foi qui fasse signe vers Dieu sans l'enfermer dans une représentation ? Il n'y a pas de silence de Dieu. Il suffit d'entendre la foi des hommes et leur quête incessante de l'existence vraie. La liberté pour Dieu a besoin du vide pour vivre et pour être reconnue.

*« Le vide n'est pas rien. Il n'est pas non plus un manque.*

*Le vide institue des lieux en les allant chercher et en risquant leur ouverture »*

<sup>3</sup> Voir LAC n° 181. Articles de D. Fontaine, p. 48-55, et J.F. Six, p. 56-62 et les ouvrages que ce dernier a consacré à Thérèse.



Ces mots<sup>4</sup> ont beau être de M. Heidegger, ils ne sont pas difficiles à comprendre pour qui vit en gratuité, en simple amitié, en sincérité avec Dieu et avec l'homme.

Je viens de parler d'"amitié". Peut-être sera-ce le nouveau nom du lien de l'homme à Dieu pour notre temps. « *Une amitié est souillée dès que la nécessité l'emporte, fût-ce pour un instant, sur le désir de conserver chez l'un et chez l'autre la faculté de libre consentement. Dans toutes les choses humaines, la nécessité est le principe de l'impureté. Toute amitié est impure s'il s'y trouve même à l'état de trace le désir de plaire ou le désir inverse. Dans une amitié parfaite ces deux désirs sont complètement absents. Les deux amis acceptent complètement d'être deux et non pas un, ils respectent la distance que met entre eux le fait d'être deux créatures distinctes. (...)* L'amitié est le miracle par lequel un être humain accepte de regarder à distance et sans

*s'approcher l'être même qui lui est nécessaire comme une nourriture. »*

Ce langage de Simone Weil (*Attente de Dieu*. Fayard 1966 – p. 203) gravé à la pointe de sa terrible et inaccessible exigence, exprime bien, je trouve, cette gratuité de l'offrande de Dieu à l'homme. Aussi bien ces mots concernent-ils d'abord l'amitié de Dieu pour l'homme et c'est à juste titre qu'elle écrit dans le même passage : « *C'est avec Dieu seul que l'homme a le droit de désirer être directement uni* » car Dieu seul est en retrait pour être présent.

### **Pour être Présence, Dieu est en "retrait"**

C'est, dira encore Simone Weil, parce que Dieu "est aux cieux" qu'il peut être présent à l'intime du cœur sans peser d'aucune manière. Hans Jonas (*Le concept de Dieu après Auschwitz*) a repris ce thème de la mystique juive du "retrait" de Dieu pour donner libre cours à la créa-

<sup>4</sup> M. Heidegger, *Temps et Etre*, in *Questions IV*, trad. F. Fédier et J. Beaufret, Paris Gallimard, 1976, p. 105. Cités par Alain de Libera en finale de son livre : *Eckhart, Suso, Tauler ou la divinisation de l'homme*. Bayard Ed. L'aventure intérieure, 1996.



tion. Dieu serait comme en retrait sur l'Être pour nous permettre d'être. Il accepterait un "manque" en lui-même pour faire place à l'autre. L'intelligence trinitaire de Dieu selon la foi chrétienne transcrit : Dieu Père accepte un "manque" en lui-même qui est l'Esprit, pour faire place à l'Autre : le Fils qu'il engendre, par qui tout existe et en qui tout est récapitulé. Le manque n'est pas l'opposé de la surabondance de l'être, il en est la condition.

Il ne faut pas céder à la facilité d'un mot comme "retrait". La revendication d'autonomie de l'homme d'une part, la non-intervention de Dieu dans la tragédie humaine d'autre part, nous poussent à entendre ce retrait comme un espace d'abstention – d'absence – et l'on reprend à l'envi l'image lancée, je crois, par Hölderlin, d'un Dieu qui crée la Terre, comme les océans laissent émerger les terres, en s'en retirant. Si l'on s'imagine par là rendre plus accessible Dieu à des contemporains comme Hubert Reeves, on se trompe. Ce serait en effet "l'image d'un dieu dérisoire" dont on admettrait

l'existence mais « *sous les traits d'un personnage léger, irresponsable, bien en-deçà des attentes humaines. Un être indigne de nos "angoisses métaphysiques"* »<sup>5</sup> Le retrait de Dieu dessine l'espace douloureux de la liberté de l'homme. J.P. Sartre n'avait pas tort de dire que nous étions condamnés à la liberté... Comme le suggère le livre de l'Exode (33, 20-23) même Moïse ne peut pas voir la face de Dieu, il ne peut le voir que de dos, non pas debout sur le rocher, mais en son "creux". La distance est condition d'une présence qui respecte l'autre. Il faut toujours revenir à Ph 2, 6-11. Qu'est-ce qu'un Dieu qui n'écrase pas l'homme de sa divinité ? c'est un Dieu qui se fait homme. Que le "retrait" de Dieu ne soit pas désintéressé, c'est bien ce que la révélation chrétienne donne à entendre dans le mystère de l'Incarnation. La passion de Dieu pour l'homme ne se lit en vérité que dans la passion du Christ du Silence.

Tout cela, peut-on objecter, c'est de la mystique ! Je réponds simplement : oui. Seule la foi mystique sera à la mesure de notre temps,

<sup>5</sup> H. Reeves : *L'heure de s'enivrer L'univers a-t-il un sens ?* Seuil – Sciences 84. 1986. p. 190.

capable de porter l'interrogation lancinante du Mal et du Malheur, capable de s'ouvrir aux autres voies spirituelles, capable de marcher au milieu des foules en suivant Jésus Passant et Passeur.

### **Le Christ, libre Parole de Dieu**

Or, à cette lumière, l'Évangile de Jésus-Christ prend un éclat singulier. Chaque geste, chaque parole, chaque parabole, chaque moment crucial de son parcours revêt tout à coup une couleur nouvelle qui devient signe sur cette route inconnue qui s'ouvre devant nous. Toutes les paraboles du Royaume que nous avons coutume de comprendre comme des incitations à l'effort de l'homme pour obtenir le Royaume promis, doivent être réinterprétées comme la démarche de Dieu partant à la recherche de l'homme – son Royaume – en se dépouillant des marques d'une Divinité qui voudrait de quelque manière en imposer à l'homme. En Mt 13, 45, par exemple, c'est Lui le marchand qui vend tout pour acquérir la perle fine – l'homme – auprès de laquelle tout perd son éclat. C'est le beau – et non le bon – pasteur

qui part à la recherche de la brebis perdue (Jn 10). Cette brebis qui, selon Péguy, fait naître en Dieu la tremblante espérance... C'est, encore une fois, l'hymne aux Philippiens (2, 6-11) ou le lavement des pieds. (Jn 13)

Dans cette vision d'entière liberté, nous serons – peut-être – délivrés de ces rhétoriques psychologisantes qui pour nous sauver des figures névrotiques du sacrifice expiatoire nous ont enfoncés dans les spéculations fantastiques sur l'abandon de Dieu. Dieu qui abandonne son Fils pour éprouver sa fidélité ou pour nous montrer son amour. Dieu qui abandonne Dieu pour dévoiler l'abîme de sa proximité à l'homme. Que sais-je encore ? Toutes subtiles manipulations dont l'effet recherché est encore d'assurer la présence de Dieu sur la mauvaise conscience de l'homme qui impose à Dieu le sacrifice de Soi pour que l'homme soit.

S'il est un abandon, c'est celui de Jésus qui s'abandonne à la Paternité de Dieu ni en-deçà, ni au-delà de l'incompréhensible échec de sa mission et de la souffrance de sa mort, mais en leur cœur même. C'est pourquoi la Résurrection ne saurait en aucun cas apparaître comme quelque preuve que ce soit. Elle est

– seulement ! – le dévoilement de la grâce, la révélation de cette dévotion du Christ à Dieu en pleine liberté, sans rien retenir pour soi, sans rien attendre en retour.

Et c'est pourquoi, en l'Homme exposé sur la Croix, mort dans une dignité qui ne sollicite pas la pitié mais fait seulement signe à la libre compassion, Dieu s'offre et peut être reconnu par l'homme droit. (Mc 15, 39)

Après avoir renoncé à Dieu au plan de l'Etre ou du Cosmos comme il est dans l'Univers de la Tradition, il faudra aussi renoncer à Dieu qui agit dans l'Histoire et dont les actes de libération justifieraient la Foi.

En réalité, Dieu en liberté, s'en remet de son existence à la confiance des hommes. Dans le monde de la Tradition, les hommes prêtaient leur voix à la Parole de Dieu. Dans celui de la Modernité, l'homme parlait de Dieu dans l'espoir que ce serait une parole de Dieu pour les autres. Aux temps de gratuité, c'est notre parole à Dieu, notre prière, qui atteste sa Présence parmi nous. Comme le crie André Gence, "il ne faut pas parler de Dieu, il faut parler divinement". C'est parler humainement, de paroles qui ne sont pas obturantes mais laissent entre-

voir, partout, le lieu secret des possibles rencontres. Aux antipodes de la "pensée unique" ou de l'"idéologie". C'est la Liturgie qui dessine l'espace et le temps de son passage parmi nous. Comme un Orient qui transfigure la quotidienneté parce que partout, à toute heure, en tout homme, en toute chose nous pressentons sa Présence. Il s'agit de faire exister Dieu pour la joie de l'homme. Mais ceci, déjà, n'est pas juste. Si cela devient un but, une stratégie nous sommes en dehors de la vraie liberté. Chrétiens, soyons nous-mêmes, il suffit. Si Dieu est notre amour et votre joie, vivons avec Lui, cheminons avec Lui, parlons de Lui comme de notre amour et de notre joie. Comme Jésus a vécu et parlé de Lui.

Mais s'il est vain de chercher des raisons à l'amour pour Dieu, cela ne veut pas dire que, de l'intérieur, nous ne soyons pressés par les raisons de l'amour de Dieu. Cela nous engage, en effet, envers les autres et envers la nature comme autant de "lieux" uniques dont la raison d'être est cachée en Dieu. Engagement de présence, de service, de résistance à ce qui abîme, de critique, de compassion et de pardon aussi. Il faudrait "vivre... et mourir en beauté".

# Les moines doivent être comme des arbres

(Thomas Merton)

Présentation par Jean-Marie PLOUX

Lorsque sept moines de l'Abbaye de Tibhirine furent enlevés, puis assassinés, en Algérie en mars-avril 1996, beaucoup dans le monde, et d'abord en Algérie, découvrirent l'existence de cette communauté monastique dont la présence ne s'expliquait par rien sinon la foi en Dieu et en la fraternité offerte à tout homme.

En janvier 1993, dans la préparation du synode de 1994 consacré à la vie religieuse, une question leur fut posée : « *L'Algérie vous aide-t-elle à vivre votre consécration ?* » Voici leur réponse : « *Cela nous aide de nous sentir insérés dans un tissu compact d'humanité, et pourtant séparés : "dans le monde sans être du monde". On est préservés ici de toute mondanité. Le chemin des "nantis" passe ailleurs. Nous ne sommes plus des notables, ni même des "références" utiles...*

*Cela nous aide d'être contraints à rester petits et dépendants du milieu d'accueil, tenus de partager la crise et l'insécurité du moment, sans aucune prise sur l'évolution du pays. Nous sommes ainsi ramenés à un sens premier de l'appel monastique : signifier que l'homme est "étranger et voyageur sur la terre"... L'invitation à faire confiance en Dieu seul (tawwakkul), si souvent invoquée ici, relève de notre consécration. Nous ne pourrions nous étonner d'habiter "une maison incertaine". On vit au jour le jour... »*

*Inutiles, dépendants, étrangers, et voyageurs sur la terre, habitant une maison incertaine et, finalement, invités à la seule confiance en Dieu : autant de traits de la gratuité d'une présence dans laquelle toute l'Eglise en Algérie se reconnut et qui dit de manière prophétique la gratuité de Dieu qui s'offre à notre temps.*

*Nous retrouvons ces notes majeures dans des Réflexions de frère Christian pour le carême, à Alger, le 8 mars 1996.*

## Réflexion du frère Christian pour le carême, à Alger, 8 mars 1996

Nous devons trouver dans l'incarnation les vraies raisons de notre présence pascale en Algérie. Pâques commence dès la participation de Dieu à la finitude de l'homme. Tout est pascal dans la vie du Fils. Nous devons avoir une vision large du mystère pascal. Mort et résurrection font partie du mystère de l'incarnation qui consiste à prendre l'humanité pour l'introduire dans la gloire de Dieu. Il nous faut trouver dans le mystère de l'incarnation les vraies raisons de notre présence. Dans la Pâque du Christ, la Rédemption est le motif, mais l'incarnation est le mode. Après la première visite au monastère d'un groupe armé à Noël 1993, nous avons célébré la messe de minuit. Il nous fallait accueillir cet enfant sans défense et déjà menacé. A travers ces événements, nous nous sommes sentis invités à "naître". La vie d'un homme va de naissance en naissance. Jean, l'évangéliste de l'incarnation – « et le Verbe s'est fait chair » –, était le seul disciple présent au pied de la croix. Il nous présente toute la vie du Christ comme un mystère d'incarnation. Dans

notre vie, il y a toujours un enfant à mettre au monde – l'enfant de Dieu que nous sommes. « *Il faut renaître* », a-t-il dit à Nicodème.

Cette naissance nous est proposée dans l'Eglise. L'Eglise, c'est l'incarnation continuée. Elle n'a que nous, ici, pour continuer l'incarnation. Pour le meilleur et pour le pire.

Après la visite du groupe armé que nous avons vécue à Noël, un père abbé cistercien nous a écrit : « L'Ordre n'a pas besoin de martyrs, mais de moines. » Le courage du quotidien est celui qui nous prend le plus fortement au dépourvu. Un étudiant africain, retournant au pays pour l'été, interrogeait son grand-père pour savoir s'il devait revenir dans l'Algérie en crise violente. Réponse du grand-père : « Là où il faut lutter pour vivre, c'est là que tu dois être, parce que c'est là que tu approfondiras ta vie. »

Comment vivre ce mystère de l'incarnation ? Saint François de Sales répondait : « Il faut tout recevoir d'humeur égale. » L'incarnation nous rejoint partout. La règle de saint Benoît, dans le passage relatif au commerce, conclut ses réflexions par cette phrase de saint Paul « afin

qu'en toutes choses Dieu soit glorifié ». Pour cela il faut durer dans la patience, participer par la patience aux souffrances du Christ, sans enjamber sur l'avenir qui n'appartient qu'à Dieu. Il n'y a d'espérance que là où l'on accepte de ne pas voir l'avenir. Pensons au don de la manne. Il était quotidien. Mais on ne pouvait en garder pour le lendemain. Vouloir imaginer l'avenir, c'est faire de l'espérance-fiction. Les apôtres s'inquiétaient parce qu'ils n'avaient qu'un seul pain. Ils ne comprenaient pas que cela suffisait. Nous savons qui est le pain. S'il est avec nous, le pain sera multiplié. Dès que nous pensons l'avenir, nous le pensons comme le passé. Nous n'avons pas l'imagination de Dieu. Demain sera autre chose et nous ne pouvons pas l'imaginer. Cela s'appelle "la pauvreté". « Mon Dieu, je suis totalement pourvu de ce lien que tu veux me donner. » L'avenir appartient à Dieu qui, de toute façon, veut nous combler. Notre grande grâce, comme Eglise en Algérie, c'est que nous rejoignons, dans cet abandon, les jeunes de ce pays, de ce continent, qui ne voient pas quel est leur avenir. Et nous voudrions, nous, d'autres assurances ?

Nous avons à être témoins de l'Emmanuel, c'est-à-dire du "Dieu avec". Il y a une présence du "Dieu parmi



les hommes" que nous devons assumer, nous. C'est dans cette perspective que nous comprenons notre vocation à être une présence fraternelle d'hommes et de femmes qui partagent la vie de musulmans, d'Algériens dans la prière, le silence et l'amitié. Les relations Eglise / Islam sont encore balbutiantes, car nous n'avons pas encore assez vécu à leurs côtés. Dieu a tant aimé les Algériens qu'il leur a donné son Fils, son Eglise, chacun de nous. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. »

Frère Christian,  
8 mars 1996.

# Méditations pascaliennes

(Seuil, 1997.)

Pierre BOURDIEU

Les sciences de l'homme qui prennent de la distance par rapport aux individus et aux sociétés qu'elles étudient peuvent-elles prétendre être libérées des conditions particulières et des préjugés dans lesquels vit celui qui observe ?

C'est la question que pose P. Bourdieu dans son dernier ouvrage intitulé Méditations pascaliennes. Il cherche à montrer que tout homme est situé à l'intérieur des façons de sentir ou de penser d'une société particulière et que le sociologue ne peut, pas plus que les

autres, prétendre en être affranchi.

La référence à Pascal peut étonner chez ce chercheur proche du marxisme et dont les ouvrages antérieurs ont eu pour objet les différences sociales dans leurs diverses manifestations. Mais elle se justifie par l'attention que Pascal accorde à la coutume, au corps ou à l'imagination. Bourdieu ne suit pas Pascal dans sa foi en Dieu mais il adhère à ce qu'écrit ce dernier sur les limites de la raison, toujours dépendante de facteurs historiques et matériels.

## Des dispositions communes à un groupe social

Bourdieu met en question l'idée d'un sujet libre et transparent à lui-même qui pourrait analyser et choisir de façon souveraine. Chacun de nous est pris dans des systèmes d'évaluation, de perception ou d'action hérités de l'histoire mais auxquels nous sommes tellement habitués qu'ils finissent par nous sembler naturels. Le sociologue appelle "habitus" ces dispositions héritées qui nous font par exemple percevoir comme allant de soi les places que chacun occupe ou encore la distinction homme/femme telle qu'elle s'inscrit dans les différents aspects de la vie sociale. Notre corps lui-même est marqué par ces dispositions. Il fait l'objet d'une longue éducation qui nous amène à considérer comme naturel ce qui est le fruit d'une histoire particulière.

C'est ce qui nous permet d'être à l'aise dans notre environnement et de pouvoir nous y orienter efficacement. La famille, l'école et d'autres institutions se chargent de nous introduire dans ces dispositions par des rappels constants et c'est ce qui leur permet d'atteindre à l'évidence. La réussite de l'éducation se mesurera à la capacité de s'adapter sans heurts aux possibilités offertes par la société. La bonne intégration s'accompagnera d'une capacité d'anticipation où la volonté s'adaptera aux circonstances. Ce processus est long et insensibile et il nous apparaît naturel de tenir finalement tel ou tel rôle social.

### L'attitude scolastique

Bourdieu dénonce ce qu'il appelle l'attitude scolastique, l'attitude du chercheur ou de

l'universitaire qui prétend se mettre à distance pour pouvoir juger en toute objectivité. Comme les autres hommes, le savant est dépendant des conditions dans lesquelles il a été formé et des valeurs transmises par les institutions auxquelles il appartient. Il est "entré dans le moule" et il en résulte des modes de perception qui peuvent aider à comprendre le monde mais restent marqués par la particularité. Il est tout autant déterminé par son corps que ceux avec qui il vit. Il ne peut donc ériger en absolu sa vision des choses.

Mais l'auteur n'en tombe pas pour autant dans un relativisme général de la pensée ou dans l'irrationalisme. Le travail de la raison obéit à des contraintes propres et il permet une meilleure connaissance de l'homme et du monde. La raison a ses limites mais elle a

aussi ses grandeurs. Comme Pascal, P. Bourdieu préfère une raison consciente de sa misère et de sa relativité mais dont la grandeur vient du refus de céder à l'illusion.

### Observer autrui

Le chercheur doit donc être à l'écoute de ces valeurs que la société et que chaque groupe social impose à ses membres comme à lui même. Il doit scruter le quotidien dans toute sa complexité. Les façons de manger, de s'habiller, de travailler, les façons de parler ou les formules de politesse en disent beaucoup sur la façon dont nous percevons le monde et il faut y prêter la plus grande attention. L'homme de science peut observer autrui mais sans ignorer que lui-même est inclus dans le monde avec ses propres présupposés.

Bourdieu a mis en œuvre cette approche dans un ouvrage collectif récent, "La misère du monde" (Seuil, 1993, 950 p.), constitué d'un grand nombre d'interviews de personnalités très différentes mais qui ont toutes en commun d'être touchées par les mutations récentes de notre société. On retrouve là encore Pascal et l'intérêt qu'il manifeste pour les représentations du commun des hommes. La pensée progressera plus dans cette écoute et dans l'objectivation mutuelle que dans la réflexion solitaire.

C'est dans le même esprit que notre ouvrage s'attache à la perception du temps. Contre une vision neutre d'un temps identique pour tous, l'auteur montre la grande diversité qui existe selon le groupe social auquel on appartient. Celui qui est

bien intégré dans la société, qui dispose d'un passé et qui est en mesure de se projeter dans l'avenir à partir de ce qu'il vit a une certaine perception du temps. Toute autre est la perception de celui qui n'est plus adapté et dont l'environnement ne donne pas l'occasion de faire des projets. Son seul recours est une fuite dans l'illusion.

Le sociologue donne un autre exemple éclairant de sa méthode dans l'analyse qu'il fait du don et du travail. Il met en évidence les réalités sous-jacentes aux discours tenus sur ces deux aspects essentiels de la vie sociale. Dans nos propos, nous valorisons la gratuité du don ou l'aspect créateur du travail. Mais ces deux réalités répondent en fait à un système d'échanges très contraignants que nous avons intégrés inconsciemment.

L'ouvrage de P. Bourdieu est de lecture assez difficile. Son style n'est pas toujours limpide et le raisonnement suit parfois des méandres compliqués. Mais sa réflexion est forte et très éclairante sur la nécessaire inclusion du chercheur dans le monde qu'il étudie. La critique qu'il fait de la raison scolastique vaut pour le chercheur mais elle vaut pour tout intellectuel et pourquoi pas pour le théologien. Ce qu'il dit sur l'historicité de la raison est peut-être moins ambitieux que ce que disaient les classiques, mais peut-être plus conforme au réel. La défiance vis-à-vis d'une certaine pratique de l'universalité est condition d'une plus grande rigueur et elle permet une attention renouvelée aux individus.

Présenté par  
Nicolas RENARD